

MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+.
Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.ses de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



arcadie

MOUVEMENT HOMOPHILE DE FRANCE



Mars 1982
29^e année

339

REVUE PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie	100 F	50 F
Étranger	130 F	65 F

Abonnement de soutien : 1 an : 125 F — Étranger : 150 F

Abonnement d'Honneur à partir de 200 F

Le numéro : 10 F

« Arcadie » est toujours expédié sous pli fermé

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes

« ARCADIE »

61, rue du Château-d'Eau, 75010 Paris

Tél. : 770-18-06

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10-664-02 N
au nom de « ARCADIE »

*La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.
Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté
peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute
responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.
Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs.
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.*

Timbre pour toute correspondance.

3 F pour tout changement d'adresse.

ARCADIE A PARIS ET EN PROVINCE

A Paris un club ouvert plusieurs jours par semaine organise des manifestations diverses (cinéma, théâtre, débats, causeries, etc.). En Province des délégations d'*Arcadie* existent et organisent également des réunions, ainsi déjà à Lille, Metz, Strasbourg, Dijon, Lyon, Grenoble, Marseille, Nice, Toulouse, Bordeaux, Rennes, Troyes, Angers, Clermont-Ferrand, Besançon, Montpellier, Béziers, etc.

Pour tous renseignements s'adresser à Arcadie à Paris.

Copyright « Arcadie 1982 »

Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Durand - 28600 LUISANT

Dépôt légal mars 1982. N° 438 — Imprimé en France

Commission paritaire n° 56848

ARCADIE

MOUVEMENT HOMOPHILE DE FRANCE
REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

VINGT-NEUVIÈME ANNÉE

MARS 1982

SOMMAIRE

ARCADIE en Alsace	141
L'amour et le feu, par MARC DANIEL	145
Vœux d'artifice, par CHRISTIAN GURY	150
Bernard Dimey et Jean-Jacques Kihm, par CHARLES MARTIN	157
La résidence, par DANIEL THIBAUT	166
Nouvelles de France, par JEAN-PIERRE MAURICE	173
L'homosexualité et le point de vue scientifique (suite), par PIERRE FONTANIÉ	184
LIVRES :	
<i>La prostitution antiphysique</i> , de François CARLIER	192
CINÉMA :	
<i>Mephisto</i> , de Iskan SZABO	195
<i>T'es folle ou quoi ?</i> de Michel GÉRARD	196
<i>Les délices des cœurs</i> , de Ahmad Al TIFACHI	197
THÉÂTRE :	
<i>Tombeau pour cinq cent mille soldats</i> , d'après Pierre GUYOTAT	198
RADIO :	
<i>Une triste soirée</i>	200

André BAUDRY

LA CONDITION DES HOMOSEXUELS

Après trente années, ce livre serait-il l'HISTOIRE D'ARCADIE, maintes fois demandée ?

Mais il ne peut être que le fruit de méditations poursuivies durant cette longue période, le résultat de milliers de confidences reçues.

Combien d'Arcadiens et d'Arcadiennes se reconnaîtront au fil de ces réflexions et de ces récits : leurs vies, celles d'hier, celles de maintenant.

LA CONDITION DES HOMOSEXUELS, le titre a été proposé par l'Éditeur, il a été retenu.

LES CHAPITRES DE L'OUVRAGE

LA FAMILLE — L'ÉCOLE —
VIE SENTIMENTALE — VIE SEXUELLE —
L'HOMOPHILE MARIÉ
LE PÉDOPHILE
LA VIE PROFESSIONNELLE
LA RELIGION
LES POUVOIRS PUBLICS
LA CONDITION DES HOMOSEXUELS
LA CONDITION HUMAINE

ÉDITION PRIVAT

Le volume : 50,00 F

*En vente dans toutes les librairies
et à ARCADIE*

ARCADIE EN ALSACE

L'Alsace, entre un fleuve et des montagnes, a vu succéder aux heures noires de la guerre une certaine prospérité. Carrefour d'importantes voies de communications, elle a de ce fait su s'ouvrir aux idées nouvelles apparues dans le contexte industriel de l'après guerre. Mais elle n'a pas suivi sur le plan social et moral le vent d'ouverture venu des pays du nord.

ARCADIE est représentée en Alsace depuis dix ans. Présence discrète tout d'abord, mais qui a profité de l'élan des années soixante dix pour extérioriser au delà du seul monde homophile sa présence dans la région, et développer l'action qu'elle veut essentielle aujourd'hui et qui est d'informer le plus de monde possible sur les réalités de notre cause.

C'est pour cela que la délégation prend régulièrement contact avec les mouvements sociaux, les centres culturels de la région, et propose l'organisation de débats ou de discussions. Si les réponses reçues sont peu nombreuses en regard des lettres envoyées, les résultats ne sont pas minces cependant, et peuvent être qualifiés, sans vanité aucune, de satisfaisants.

Ainsi la délégation a rencontré par deux fois les animatrices et les animateurs du « PLANNING FAMILIAL » de Colmar (Le 14 mars 1980 et le 21 avril 1981). Ils ont également rencontré le 20 janvier 1981 les responsables du mouvement « COUPLE ET FAMILLE » à Colmar également. Ces mouvements dont les aspirations sont proches de celles d'Arcadie et qui sont d'informer et de discuter les problèmes des relations affectives et sexuelles des hommes et des femmes hors et dans les liens du mariage, sont souvent confrontés surtout dans les établissements scolaires où les mène leur action à des questions sur l'homosexualité. Soucieux de donner une information objective et vraie, ces mouvements ont saisi l'occasion que nous leur donnions de parfaire leurs connaissances sur ce problème par une discussion enrichissante avec ceux-là même qui y sont confrontés chaque jour.

De ces rencontres découle également la proposition qui nous a été faite par « RADIO DREYECKLAND » (Radio régionale libre) de réaliser une émission sur l'homosexualité et qui s'est concrétisée le 11 mai 1981 par la diffusion sur leur antenne d'une discussion entre un groupe d'arcadiens et de leurs animateurs.

En même temps que les contacts avec les mouvements familiaux et sociaux nos lettres envoyées aux différents centres culturels de la région n'avaient reçu qu'une réponse : celle du « MAILLON » à Strasbourg. Et encore, ce centre culturel nouvellement installé dans un quartier récent de la capitale régionale ne pouvait avant d'asseoir et d'élargir son audience aborder le problème délicat et difficile de l'homosexualité, cela est compréhensible.

C'est en 1980 que les dirigeants du centre culturel « LE MAILLON », dont nous reconnaissons la grande ouverture d'esprit, ont repris contact avec la délégation, jugeant le moment venu d'organiser ce débat qui nous tient tant à cœur. Le projet initial, très ambitieux, prévoyait trois journées entières consacrées à l'homosexualité, avec débats, projections de films, exposition, pièces de théâtre... Malheureusement, dépendant de la ville de Strasbourg, « LE MAILLON » s'est vu refuser les crédits nécessaires à l'organisation de ces journées. Sans découragement aucun, les responsables du « MAILLON », en accord avec ARCADIE-ALSACE ont reconsidéré l'élaboration de ce projet : ils l'englobèrent dans une manifestation plus grande, amenant une réflexion sur trois sujets que les mass-médias abordent avec prudence ou répugnance : « la vie des détenus », « les homosexuels » et « les toxicomanes ». Ces trois sujets sont regroupés sous le titre général : « CERTAINS TABOUS », toutes précautions étant prises pour éviter l'amalgame qui sur ces trois questions se fait souvent dans l'esprit du public.

Dès l'annonce de l'accord de la municipalité de Strasbourg, cette manifestation a accaparé les énergies de l'ensemble de la délégation, afin de seconder efficacement l'animateur chargé de son organisation. Vous lirez par ailleurs le programme complet de ces journées.

La grande qualité et la diversité des personnalités qui participeront aux débats, l'originalité et la recherche entreprise par « LE MAILLON » pour mettre en place les expositions, dont celle d'ARCADIE-BESANÇON, dans un contexte théâtral animé, laissent augurer de la réussite de cette action qui sera la récompense offerte à la délégation pour le travail accompli.

Si ARCADIE-ALSACE travaille continuellement à développer les résultats acquis dans le cadre de son action d'information, elle n'oublie pas que son rôle est aussi de combattre la solitude et la détresse morale de beaucoup d'homophiles, et a à cœur de proposer aux arcadiens un ensemble d'activités où chacun peut se retrouver. Ainsi nous essayons de tenir le rythme d'une réunion par mois à Colmar, Strasbourg et Mulhouse. Réunions de discussions qui font connaître à tous les problèmes ou les joies rencontrés par certains, qui permettent les échanges d'idées, et au delà la découverte d'affinités. Afin d'être présent et disponible sur l'ensemble de la région de façon permanente, un correspondant à Mulhouse et à Strasbourg en plus du délégué à Colmar peuvent conseiller ou renseigner les arcadiens qui le désirent, et sont à l'écoute de leurs problèmes.

Une soirée dansante organisée chaque année dans la période du carnaval très populaire en notre région, et traditionnellement deux week-end d'amitié à Gérardmer organisés en commun avec nos amis Lorrains permettent également aux arcadiens de se retrouver.

Enfin, ARCADIE-ALSACE édite mensuellement — en commun également avec ARCADIE-LORRAINE — un supplément à la revue. Ce bulletin est diffusé au niveau des deux régions et est le trait d'union entre les arcadiens. Ils sont ainsi renseignés sur les dates des réunions dans leur région, sur les nouvelles intéressant particulièrement les homosexuels des deux provinces, sur les actions entreprises par la délégation. Ce bulletin est l'œuvre des arcadiens qui écrivent eux-mêmes certains articles, composent les illustrations de la couverture. Cela permet ainsi à ceux qui le désirent de s'exprimer par leurs écrits ou leurs dessins.

Vous qui lisez ces lignes et qui n'avez jamais voulu ou osé vous associer à la vie d'Arcadie en Alsace, sachez que la délégation est prête à vous accueillir, qu'elle attend votre venue, car elle a besoin de se sentir soutenue et comprise par les arcadiens, afin de mener à bien son action dans le principe qui est à la base de notre mouvement : respect et dignité, et qu'elle a toujours à cœur de respecter.

DIDIER SCHLEIFFER.

Délégué d'Arcadie
pour l'Alsace.

CENTRE CULTUREL « LE MAILLON » STRASBOURG

JOURNÉES « CERTAINS TABOUS »

Animations : sous chapiteau, place devant LE MAILLON, 29 mars-17 avril 1982, toute la journée.

Expositions : « Homosexualité et répression » réalisée par ARCADIE.

Débats : mercredi 14 avril, 20 h 30 :

LES ASPECTS JURIDIQUES ET SOCIAUX DE L'HOMOSEXUALITÉ dirigés par Odon Vallet, collaborateur d'ARCADIE avec le Sénateur Henri Caillavet, Maître Christian Gury, Jocelyne François, Gérard Ignasse, Colette Dufour, Guy Ménard, Pierre Schreiber.

LES ASPECTS SCIENTIFIQUES ET HUMAINS DE L'HOMOSEXUALITÉ dirigés par Jacques Valli, collaborateur d'ARCADIE avec Jean-Paul Aron, Élula Perrin, Geneviève Pastre, le Pasteur Laurent Gagnebin de Bons, le docteur Patrick Delaroche, le Docteur Jacques Corraze, le Professeur Pierre Henri Klotz.

Conférence en milieu universitaire — Bibliographies-vidéo.

Les trois thèmes de ces journées — prisons-toxicomanie — ne sont regroupées que par le fait qu'ils forment un ensemble de sujets que le public aborde mal.

En aucun cas un amalgame ne sera fait, toutes précautions seront prises pour combattre le raisonnement que l'homosexualité engendre drogue et délinquance et vice versa.

Le but du Centre Culturel LE MAILLON est d'ouvrir pour le public une perspective nouvelle sur ces thèmes avec l'aide d'associations et de groupes concernés.

CENTRE CULTUREL « LE MAILLON »
Place André Maurois
STRASBOURG-HAUTEPIERRE

L'AMOUR ET LE FEU

par MARC DANIEL.

Les homosexuels d'aujourd'hui combattent pour leur liberté. Ils combattent pour être reconnus comme des êtres humains à part entière. Pour obtenir la suppression de toutes les discriminations, avouées ou non, dont ils sont victimes dans le travail ou dans les relations sociales.

Déjà les discriminations de droit pénal ont presque disparu en France — puisque les dernières traces des lois anti-homo doivent être abolies très bientôt.

Sans doute, un jour les relations homosexuelles seront-elles reconnues à l'égal des relations hétérosexuelles, et le mot « pédé » cessera-t-il d'être une injure.

C'est bien ainsi, et il faut, certes, continuer la lutte pour une vie plus humaine.

Mais il n'est pas inutile de se rappeler d'où nous venons, et quel chemin a été parcouru depuis deux siècles — et même depuis moins longtemps que cela, surtout hors de France.

Pour construire l'avenir il faut aussi connaître le passé. C'est par lui que nous parvenons, peut-être, à comprendre l'origine des tabous et des attitudes mentales qui nous paraissent aujourd'hui totalement irrationnelles, et qui pèsent sur nos vies alors même que nous n'en avons pas conscience.

Nous avons peine à nous imaginer que, voici deux cents ans, en pleine France civilisée, en plein Paris où brillaient les génies de Diderot et de Voltaire, on condamnait encore à mort les homosexuels (les *sodomites*, comme on disait alors). Et à quelle mort atroce : la mort par le feu. Brûlés vifs, sur un bûcher.

C'est une longue histoire que celle de l'intolérance à l'égard des homosexuels, et une histoire tragique. Elle nous concerne, car même si on ne brûle plus les minoritaires de l'amour en Europe, ils portent encore, et parfois lourdement, le poids d'une condamnation morale et sociale qui n'est, tout compte fait, que le dernier avatar de cette condamnation criminelle dont je voudrais rappeler l'histoire.

Tout cela plonge ses racines dans les profondeurs les plus noires de l'inconscient collectif de l'humanité, et dans les plus sanglantes superstitions de la préhistoire.

Parce que l'homosexuel ne respecte pas la norme sociale qui divise la société en *hommes* et en *femmes* — en *mâles* et *féminelles*, chacun avec son rôle bien établi et sa fonction sociale bien définie —, pour cette raison l'homosexuel *dérange*. Il inquiète. Il effraie. Il ne joue pas le jeu. Il bouleverse l'ordre. Et, selon les cas, cela le fait considérer soit comme un être un peu magique, doté de pouvoirs surnaturels (ainsi dans l'Orient antique, où les travestis étaient en quelque sorte des intermédiaires entre l'humanité et les dieux), soit au contraire comme un monstre, dont la seule présence peut provoquer les pires catastrophes.

Pour des peuples superstitieux, prompts à croire qu'une comète ou un coup de tonnerre étaient des signes de la colère divine, un homosexuel, cet homme qui joue le rôle d'une femme, rompt l'équilibre de la nature et peut donc ébranler l'ordre du monde entier.

Les Juifs de l'Ancien Testament pensaient ainsi. La loi de Moïse (ou ce qu'on appelle ainsi, car l'existence historique de Moïse est loin d'être prouvée) prévoit que « ceux qui couchent avec un homme comme on couche avec une femme » seront impitoyablement massacrés (ce texte est dans la Bible, *Lévitique* chapitre 20). Pour la même raison, on tuera ceux qui couchent avec les animaux, car ils violent eux aussi l'ordre naturel en franchissant la frontière qui sépare l'humanité du règne animal.

Personne ne peut dire combien de malheureux Israélites ont perdu la vie à cause de cette loi barbare. Des milliers, sûrement, et peut-être davantage. Ils étaient, pour autant que nous le sachions, écrasés à coups de pierres lancées à toute volée.

Les Grecs, heureusement pour eux, ignoraient ces stupidités. Ils savaient parfaitement que l'homosexualité est inoffensive en soi, et même qu'elle peut jouer un rôle positif dans la société, notamment dans les relations entre adultes et adolescents : voyez Socrate, voyez Platon... Mais à la fin de l'empire romain, quand le christianisme venu de Jérusalem se fut répandu dans tout l'Orient et même en Occident, on vit renaître la peur et l'horreur de l'homosexualité (surtout masculine), avec une vague de superstitions, de mysticisme et d'intolérance qui balaya tout sur son passage.

La loi fondamentale qui devait mettre définitivement l'homosexualité hors-la-loi, presque jusqu'à nos jours, date de

l'an 390 après Jésus-Christ. Elle est l'œuvre de trois empereurs chrétiens, Valentinien II, Théodose (ce dernier célèbre par sa cruauté) et le troisième portant un nom prédestiné qui aurait dû l'incliner à l'indulgence : Arcadius. Voici ce texte :

« Tous ceux qui ont l'habitude honteuse de soumettre un corps masculin à jouer le rôle d'une femme, et qui ainsi n'apparaissent pas différents des femmes, seront punis de ce crime par la flamme vengeresse à la vue du peuple ».

L'explication nous est fournie, un peu plus tard, par un autre empereur chrétien, Justinien, dans une autre loi anti-homosexuelle promise à un long succès :

« Certains hommes, poussés par le démon, pratiquent entre eux les débauches les plus contraires à la nature... Or, à cause de ces crimes, il y a des famines, des tremblements de terre, des épidémies mortelles. C'est pourquoi... nous ordonnons au préfet de police de la capitale de notre empire d'arrêter ceux qui, après un premier avertissement, continueraient à pratiquer ces actes infâmes, et de les punir de mort, de peur que la ville et l'empire tout entier ne viennent à périr à cause de la colère de Dieu. Et si le préfet de police n'exécute pas cet ordre, qu'il soit lui-même puni par Dieu. »

On ne peut pas être plus clair : si on laisse les homosexuels en vie, c'est Dieu qui se vengera en détruisant l'humanité.

Les lois des empereurs romains chrétiens sont, tout naturellement, passées dans les lois françaises du Moyen Âge.

Le grand Charlemagne, qui, malgré son génie politique, n'était pas moins superstitieux que ses contemporains, croyait de son côté que l'existence des homosexuels était la cause de l'invasion des Sarrasins — rien de moins ! Aussi renouvela-t-il la peine de mort contre eux, ce qui n'empêcha d'ailleurs pas les Arabes d'édifier leur empire où, soit dit en passant, l'amour masculin florissait abondamment sous toutes ses formes. Ce qui trouve que déjà à cette époque la colère divine s'exerçait de façon assez sélective.

En France, ce sont des lois du temps de Saint-Louis qui ont définitivement établi la peine du feu pour le crime de sodomie. On voudrait pouvoir croire que ce supplice horrible n'a été que rarement appliqué. Il n'en est malheureusement rien. Les archives des tribunaux nous apportent la preuve de nombreuses condamnations depuis le Moyen Âge jusqu'en plein XVIII^e siècle — c'est-à-dire pendant au moins cinq cents ans. Parmi les victimes illustres, il faut évidemment citer les

Templiers — ces pauvres Templiers brûlés vifs en 1314, avec leur grand-maître Jacques de Molay, à la pointe de l'île de la Cité, pour crime de sodomie et d'hérésie. On discute encore aujourd'hui si l'accusation d'homosexualité était, dans leur cas, calomnieuse ou véridique. Ils faisaient vœu de chasteté avec les femmes, et ils vivaient la plupart du temps en Orient... alors toutes les hypothèses sont permises. En tout cas, le roi Philippe le Bel a cru à leurs mœurs sodomitiques et cela leur a coûté la vie.

Dès cette époque, dans la mentalité populaire et dans l'esprit des juges (le cas des Templiers le montre bien), l'homosexualité, l'hérésie et la sorcellerie sont mêlées. Il s'agit, dans les trois cas, d'une violation de l'« ordre divin » : l'homosexualité (la sodomie) parce qu'elle enfonce la définition des sexes, la sorcellerie parce qu'elle implique une intervention du démon, l'hérésie parce qu'elle nie la vraie religion. Toujours, c'est une rupture des normes voulues par Dieu, avec tous les dangers que cela représente. Au Moyen Âge, le mot *bougre* (Bulgare) signifie aussi bien homosexuel qu'hérétique. De toute façon, cela se termine sur le bûcher.

Bien plus tard, en un siècle qui est pour nous symbole de haute civilisation, le Grand Siècle de Louis XIV et de Versailles, les lois n'ont pas changé. Louis XIV, on le sait, ne plaisantait pas avec la morale (du moins avec celle des autres) et détestait particulièrement les homosexuels — malgré son frère Philippe, qui n'avait rien de super-viril et qui s'affichait, fardé et parfumé, avec le beau chevalier de Lorraine. Le roi n'avait pas besoin d'entendre le prédicateur Bourdaloue l'exciter contre les sodomites : il n'avait qu'à appliquer les lois du royaume. Déjà, sous Louis XIII, le poète Théophile, qui avait eu le tort de chanter un peu trop haut son goût pour les garçons, avait échappé de justesse aux flammes. En 1661, Jacques Chausson fut moins heureux : il brûla en public, avec un courage qui devait laisser un durable souvenir.

*Il chanta d'un air gai la lugubre chanson
Et vêtit sans pâlir la chemise empesée,
Et du bûcher ardent de la pile embrasée
Il regarda la mort sans crainte et sans frisson...*

C'était un homosexuel notoire qui, en outre, ravitaillait en beaux garçons les seigneurs de la Cour — qui, eux, ne furent pas inquiétés.

Les victimes étaient en effet, le plus souvent de condition modeste ; les nobles passaient à travers les mailles de la justice,

ou en étaient quittes pour quelques mois à la Bastille. Nous avons le récit de l'arrestation de deux malheureux garçons, Diot et Lenoir, en 1750. Diot était domestique, Lenoir cordonnier. Ils furent surpris en flagrant délit, culottes baissées, rue Montorgueil, le 4 janvier 1750 à 9 heures du soir. Ils furent brûlés le 6 juin devant l'Hôtel de Ville. Le bon bourgeois Barbier, qui raconte cette exécution et d'autres du même genre dans son journal, trouvait cela normal et salubre... toujours sous le prétexte de venger la nature outragée.

Il fallut la Révolution française pour supprimer le crime de sodomie, comme le crime d'hérésie et le crime de sorcellerie. Mais en Angleterre ce n'est pas avant le milieu du XIX^e siècle que disparut la peine de mort pour les homosexuels, édictée par Henri VIII, le roi aux six femmes. En Espagne, on brûlait encore des homosexuels à la fin du XVIII^e siècle. A Venise on était plus indulgent : on se contentait de les enfermer dans les prisons sous les toits du palais des doges ou de les exiler dans quelque île aride de l'Adriatique.

Voilà d'où nous venons. Heureusement, la raison humaine a fait des progrès, la superstition et l'intolérance ont reculé ; on ne brûle plus les homosexuels en Europe. Mais n'oublions pas qu'Hitler les mettait en camp de concentration voici à peine quarante ans, que des milliers d'entre eux sont morts sous la torture, que Fidel Castro les emprisonne de façon ignominieuse, et que l'ayatollah Khomeini les fusille aujourd'hui encore sans que l'opinion publique mondiale semble s'en indigner particulièrement.

Sans doute, on n'accuse plus les homosexuels de provoquer des tremblements de terre ou des inondations. Mais il ne manque pas de Docteurs Amoroso pour s'imaginer, et pour proclamer à la télévision et ailleurs, que l'homosexualité met en danger la société, la sécurité publique et l'avenir de la civilisation. Toujours cette peur panique devant un comportement qui *dérange*... L'état d'esprit de Moïse et de Justinien n'a pas disparu.

Car il faut bien savoir que, tout civilisés que nous soyons, les superstitions irrationnelles de l'homme primitif n'ont pas disparu de nos mentalités. La cruauté et l'intolérance ne sont jamais définitivement vaincues. Le combat de la raison contre elles n'est jamais définitivement gagné. C'est ce que nous ne devons jamais oublier, même si les flammes du bûcher n'illuminent plus de leur lumière tragique nos amours minoritaires.

MARC DANIEL.

VŒUX D'ARTIFICE (*)

par CHRISTIAN GURY.

MESDAMES, MESDEMOISELLES, MESSIEURS,
CHERS AMIS,

Il était une fois un Père Noël pas comme les autres.

D'abord celui-là commençait sa tournée très en retard. Il ne se mettait en chemin, chaussant des bottes de sept lieues pour rattraper le temps perdu, qu'à l'heure où ses collègues, dans la nuit de la Nativité, terminaient leur périple. En effet, avant de se travestir d'une éclatante robe rouge, digne du cardinal qu'en d'autres circonstances il eût pu devenir, ce bonhomme Noël là devait attendre que les ouailles dépendant de sa charge, lesquelles appartenaient à une espèce danseuse et pour tout avouer « cavalcadante » et couche-tard, eussent sombré dans les bras de Morphée, — comme chacun le sait ici : le plus fidèle de tous les compagnons. Et ce n'est qu'à quatre heures sonnantes qu'il quittait, le 25 décembre, sa tanière du Château d'Eau et que s'ébranlait, tous grelots tintinnabulants, tiré par une bicyclette, son chariot de joujoux ; sur sa hotte, on lisait, en lettres d'or : Arcadie.

Ensuite, seul de sa confrérie à ne point craindre le feu des cheminées, sous prétexte, que depuis certaine vieille histoire survenue dans l'antique Sodome, sa tribu se distinguait par un agguerrissement aux flammes, ce curieux personnage détenait le monopole d'une spécialité : il déposait, non point dans le sabot de ses fidèles mais carrément dans leur alcôve, un être semblable à chacun d'eux, l'ami dont individuellement ils avaient rêvé dans leurs songes les plus doux. Distribution d'angelots aux pédophiles, de poupées aux arcadiennes, d'éphèbes et de gros nounours aux arcadiens, tous jouets en chair et en os, animés et ronronnant quand on les berce.

Cet étrange Père Noël, ce Père Noël de la différence, ses

(*) Allocution prononcée, en Arcadie, le 8 janvier 1982.

VŒUX D'ARTIFICE

miracles à lui s'appelaient la multiplication des baigneurs homosexuels et, mieux que le changement de l'eau en vin, l'alchimique transmutation de l'inerte celluloïd en matière vivante. Vous avez tous, bien sûr, reconnu notre cher André Baudry, dessous son déguisement, — sommaire au demeurant et point besoin de tirer sur une fausse barbe de coton pour percer son identité car il n'arbore pas d'accessoires superflus, professant de longue date qu'il convient d'aller « à visage découvert ».

D'aucuns, sans doute, parmi vous, s'étonneront qu'en exorde à la rituelle et sérieuse et légèrement ennuyeuse présentation des vœux de tradition, un collaborateur d'Arcadie, retombant en enfance — et voilà son excuse ! —, s'égare jusqu'à vous servir, à la manière de ce récit d'Andersen où l'on voit les objets prendre vie dans l'ombre du sapin, en guise de légende de Noël pour bambins de la maternelle, ses fantasmes puérils et assaisonnés en un conte à dormir debout. Pourtant, le premier vœu que je forme, et de lui découleront tous les autres, est, très sincèrement, celui-ci : je souhaite à chacune et à chacun de vous de croire, encore et toujours, au Père Noël, autrement dit : à l'Espoir.

J'entends d'ici les ricanements de certains esprits forts. Comment ? Vous ne savez pas ? En Arcadie, ils persistent à penser que le Père Noël existe. Chez eux, ça régresse, c'est tétine et compagnie, avec le slogan : Arcadie, votre seconde maman !

Certes, il y a quelque mérite à s'obstiner dans la maintenance du symbole quand la vérité de notre monde cruel, que nous n'oublions pas car nous n'avons pas laissé les réalités au vestiaire d'Arcadie, nous montre, à la surface du globe, les ravages de la haine. Le Père Noël ? Mais on ne cesse pas de lui voler sa hotte, de le violer, de l'assassiner, de le crucifier, par toute la planète. Et les enfants eux-mêmes perdent parfois la foi dans le bonhomme de joie ; les petits garçons de Pologne ne lui ont certainement pas demandé de déposer dans leur soulier, cette année, des tanks en miniature, non plus que ceux du Salvador ne lui auront réclamé des soldats de plomb quand la présence, au quotidien, des chars, des uniformes et des fusils suffit à leur désillusion.

Cependant, comme le phénix sans fin renaît au printemps de ses cendres, chaque hiver le Père Noël émerge des neiges et ressuscite. Pour répéter inlassablement le même message d'amour, qu'il s'avère plus nécessaire que jamais de crier aujourd'hui sur les toits.

Ayant dit ces choses, je ne m'éloigne pas de mon sujet, dont je n'ignore pas les servitudes et les figures imposées. Parce qu'Arcadie, qui se veut une certaine idée du bonheur, non seulement celle du bonheur homophile mais celle du bonheur tout court, ne peut rester indifférente à la détresse de tous les mal-aimés de la terre. Notre directeur, dans un éditorial vieux de quinze ans mais qui, comme lui, n'a pas pris une ride, intitulé : « Pour un plus vaste combat », exprimait déjà ce point de vue : « J'aimerais, écrivait-il, que nos Arcadiens ne se sentissent jamais en paix tant qu'il y aura, quelque part dans le monde, un homme qui ne peut aimer, penser, vivre comme il le voudrait, dès l'instant où il ne porte pas préjudice à son voisin, où il n'empiète pas sur la liberté d'autrui » (1).

Aussi, permettez-moi d'émettre, en votre nom à tous, prioritairement, le vœu que le fardeau de cette année soit moins lourd à porter que celui des années écoulées pour ceux qui, sur tous les continents, souffrent, dans leur corps ou leur liberté d'une manière générale et, d'une façon plus spécifique, eu égard à la vocation particulière de notre mouvement, se trouvent pourchassés, persécutés, fusillés pour leur seule manière d'aimer. Que 1982 soit, pour nos frères de tendresse, homosexuels des goulags d'Amérique latine ou des pays de l'Est, homosexuels d'Iran, qui ne connaissent pas notre chance — au demeurant relative, une année de progrès des mentalités, le début d'une ère nouvelle; que le Père Noël leur apporte la grande conquête des Droits de l'Homme et, conséquemment, — et c'est ainsi que nous les aiderons, par des pressions sur la conscience du monde libre, — la protection internationale.

Assurément, les vœux, comme le loto, ne coûtent pas cher mais, pour peu que nous ayons la volonté de les voir se concrétiser, ils peuvent, eux aussi, rapporter gros. Comment l'esprit de résistance contre l'adversité, l'esprit de Noël prolongé sur 365 jours, une sorte de méthode Coué mais grandie par un souffle spirituel, ne suffirait-il pas, par exemple, à repousser les fatalités accablantes que nous prédisent volontiers et gratuitement les Mme Soleil, oublieuses de la face cachée des événements, et autres Nostradanus de malheur, qui se mettent le doigt dans l'anus s'ils se figurent que les hommes de bonne volonté baisseront définitivement les bras au lieu de continuer l'inlassable combat d'édification d'un monde meilleur ?

Et, chez nous, pour notre lot, je souhaite un bond en avant, dans tous les domaines de l'activité humaine.

(1) André Baudry, « Editorial », Arcadie n° 162, juin 1967.

Vœu que le législateur, qui nous a consenti un début de cadeau de Noël en votant, veille des fêtes, à l'Assemblée nationale, l'abrogation de « l'alinéa scélérat » du Code Pénal et discriminant la condition homophile, ne nous abandonne pas en si bonne voie. Autrement dit : souhait que le Sénat ne tarde pas trop à transformer l'essai. Car, depuis quatre ans déjà, — un pas en avant, un pas en arrière —, que l'on nous laisse entrevoir — et comme une faveur ce qui s'analyse après tout comme une mesure de justice élémentaire — l'inscription dans les textes de l'égalité des majorités homo et hétérosexuelles, je m'interroge, à ce rythme, si nos arrière-petit-neveux, pour qui nous travaillons, jouiront un jour, dans la légalité, des promesses sexuelles de leurs 15 ans en fleurs.

Vœu que l'opinion, dont la méchanceté comme la bêtise à notre endroit ne s'alimentent que d'une ignorance crasse, comprenne, de plus en plus, que la prétendue nocivité de l'homosexualité ne constitue qu'une « légende édifée sur des malentendus, des superstitions et des conceptions magiques d'un autre âge » (2). Souhait que le Père Noël, pour qu'évoluent les mœurs et que cessent plus vite les désagréments de tous ordres qui pèsent sur notre quotidien, sème à tous vents des numéros d'Arcadie et distribue, sur les places publiques, à tous les carrefours et à la sortie des écoles, des manuels d'éducation sexuelle portant l'imprimatur de la rue du Château d'Eau.

Vœu que l'homosexualité et la loi ne soient plus du tout, devant les tribunaux, deux concepts inconciliables et qu'à la Justice du Père Fouettard succède celle, plus indulgente à nos amours, du Père Noël.

Vœu que la Médecine, qui s'est tellement intéressée à nous dans le passé, continue de le faire mais que, ne s'égayant plus quant à l'objet de sa mission, elle découvre plutôt comment guérir les petits inconvénients de santé auxquels seraient, paraît-il, plus que d'autres sujets ceux des nôtres ayant choisi une existence tourbillonnante, laquelle forme de vie caracolante et à géométrie sexuellement variable n'a d'ailleurs pas à être jugée par qui que ce soit, et que le Père Noël nous apporte, l'hiver prochain ou même avant, à défaut d'un médicament-miracle et qui serait le philtre ensorceleur rendant amoureux fou de vous ceux que vous avez élu, un bon vaccin anti-herpès et hépatite virale.

(2) C'est la formule employée, dans un manuel intitulé : « Le problème sexuel à l'école », par le Dr René Allendy et Hella Lobstein, relativement à la question... de la masturbation.

Vœu que les Églises, dont il est normal qu'elles aient le nez dans les nuages puisque leurs regards se tournent vers le Ciel, n'oublient cependant pas que, bâties pour les hommes, elles doivent également avoir les pieds sur terre et que, cessant leurs stériles exercices de lévitation, méditant ce cri d'Henri-Frédéric Amiel : « une fausse idée du sexe vicie l'État et l'Église, la terre et le ciel, la morale et la religion (...), cette erreur a empoisonné ma vie » (3), elles exaucent l'intercession de St-Nicolas, cet avatar chrétien du Père Noël — à moins que ce ne soit le Père Noël qui campe un sosie laïc de St-Nicolas —, quant à attribuer aux homosexuels leur contingent mérité de billets ouvrant accès aux fauteuils d'orchestre du Paradis.

Vœu que nos familles, éclairées, nous reconnaissent. Et que la fée Homophilie, cette folle qui, sous tous les cieus et depuis le commencement des temps, s'amuse, baguette à l'envers, rôdeuse à l'entour des berceaux comme des mauvais lieux, à inverser les layettes bleues et roses dans les maternités, ne soit plus la terreur des pouponnières et des crèches.

A propos de crèche, — et n'oubliant pas que celle de Bethléem n'a de sens que par le rachat promis à tous, sans distinction de couleur, de race ou de goût pour les citrons plutôt que pour les oranges —, j'en arrive aux vœux plus personnels.

Je souhaite qu'Arcadie, cette crèche où, dans l'incroyable diversité de nos personnes et la mosaïque de nos opinions, nous cohabitons harmonieusement, cette crèche d'un genre spécial où, semaine de l'Épiphanie, je constate qu'il n'y a ni ânes ni boeufs mais seulement des petits bergers, des reines et des rois mages, je souhaite qu'Arcadie continue, telle qu'en elle-même.

Puisque la saison des vœux constitue toujours l'occasion d'un bilan, jetons un regard en arrière. Que de chemin parcouru depuis l'homo arcadius de Néanderthal qui, du côté des années 1950, bégayait sa passion dans les catacombes, jusqu'aux « nouveaux homophiles », paradant dans la lumière !

Les anciens textes nous enseignent, en effet, qu'aux origines, l'entreprise apparaissait fort aléatoire. Il y a plus de 25 ans, un érudit historien du nom de Marcus Danielus, le Tite-Live de l'expédition, opportunément monté sur cette galère, consignait en précieuses tablettes qu'on recueillait dans une bouteille, jetée à la mer pour l'instruction des générations à naître, la remarque suivante : « le vaisseau Arcadie me fait l'effet d'une petite

(3) Henri-Frédéric Amiel, « Journal intime ».

barque qu'au milieu des rapides du Zambèze ses rameurs essaieraient de faire avancer à contre-courant. Arrivera-t-elle jusqu'à l'eau calme ? » (4). Ô suspens ! Nous savons aujourd'hui la réussite de l'audacieux pari d'un raffiot qui, sorte d'Arche de Noé lors de son départ, risquait de devenir un radeau de la Méduse et sur lequel les moussaillons en révolte auraient dévoré l'imprudent capitaine les ayant menés en bateau. De nos jours, un chroniqueur constaterait le bon état du navire, écrirait quelque chose comme : le commandant Baudry vous souhaite la bienvenue à bord du « Sodome et Gomorrhe », le transatlantique qui joint, paisiblement, à vitesse de croisière, la Terre Promise d'Arcadie. Mais il ne faudrait pas que, se laissant bercer par les vagues quand les écueils demeurent, sur un océan semé de torpilles et parcouru de sous-marins, notre paquebot, s'abandonnant à la fantaisie des flots et négligeant le cap imposé par les phares de l'actualité, ne dérive, déboussolé, jusqu'à connaître le sort d'un vaisseau fantôme. Alors : bon vent Arcadie, pour les campagnes de demain et que le Père Noël, en 1982, nous préserve des requins, des typhons, des avaries et de la tentation du sordage.

Notre mouvement ne détient pas, — tant mieux d'ailleurs —, le monopole de la défense des homosexuels, — et c'est pourquoi il ne figurait pas, vous l'aurez noté, sur la liste des entreprises nationalisables —, mais il demeure, sinon le vaisseau amiral, à tout le moins le doyen d'une fière flottille. Aussi, souffrez qu'au passage, je salue pour vous, avec de bons vœux à leur adresse, ceux qui, — nos amis, nos amants, nos compagnons parfois —, ohé ! matelots, croisant sur les mêmes eaux, militent sous d'autres pavillons.

Je souhaite à notre directeur, — j'eusse dû commencer par là si je n'avais été horriblement mal élevé —, une excellente année. Je lui souhaite de vivre encore 107 ans et j'ajoute, avec un brin de malice et peut-être un zeste d'impertinence : à la place qui est la sienne et dont, d'ailleurs, personne ne veut, au gouvernail. J'ai parfaitement conscience, au demeurant, d'énoncer ainsi, confondant le Père Noël avec Mathusalem, le plus pieux de tous les vœux. A moins qu'un amendement à la future loi sur la retraite à 60 ans, émanant par exemple du cher Monsieur Foyer, vienne interdire le bénéfice de ce repos aux animateurs de clubs homophiles. Quoi qu'il en soit, j'espère qu'André Baudry, — et je me venge ainsi du pensum qu'il

(4) Marc Daniel, « Les rapides du Zambèze », Arcadie n° 28, avril 1956.

m'inflige, ce soir —, assuré de notre affection et certain que les Arcadiens ne se pressent au « mot du mois » que pour l'entendre, lui, quand les meilleures doublures ne seront jamais que de pâles copies de Sarah Bernhardt, remontera bientôt sur cette scène aux brûlantes planches.

Enfin, pour clore la salve de vœux d'artifice, delà les vœux classiques et concernant la santé, — j'y inclus celui que nos désespérés, cette année, retenus à temps par des mains secourables, ratent tous leurs suicides —, vœux relatifs également au succès dans les projets envisagés, la solidarité de la communauté homophile devant continuer de s'exercer particulièrement dans le domaine de l'emploi, je présente à chacune et à chacun de vous les souhaits qu'Arcadie forme pour son bonheur particulier.

Plutôt que l'or, la myrrhe et l'encens, recevez en cadeau la panoplie du parfait petit arcadien. La revêtant, vous serez instantanément, « cette année beaucoup plus que l'année dernière et beaucoup moins que l'année prochaine » pour parodier le seul vers immortel de la maman de Maurice Rostand, vous serez instantanément, entre autres qualités : jeune, je parle de l'esprit mais le corps suit ; beau, on est toujours beau pour quelqu'un ; gentil, une évidence qui rime avec Arcadie ; intelligent, un synonyme d'Arcadien ! — et l'intelligence, souhaitons-là plutôt à certains hétérosexuels, déshérités sur ce plan par dame Nature.

Mais on est rarement heureux, même doté de la jeunesse, de la beauté, de la gentillesse et de l'intelligence, si l'on vit dans la solitude. Alors, si le Père Noël, que j'évoquais au début de mon allocution vous a, d'aventure, oublié dans sa distribution de frères jumeaux et que, vous réveillant, vous n'avez à étreindre au lieu de l'ami rêvé que votre animal en peluche favori, point n'est trop tard encore ! La Fête, en effet, ne fait que commencer et, avant que ne débute la célèbre « cavalcade », autorisez-moi à vous confier un secret : Arcadie, voyez-vous, tient à la fois du bazar de la Samaritaine, on y trouve de tout, et de l'auberge espagnole, on y trouve surtout ce qu'on y apporte soi-même.

Oui, décidément, en vérité je vous le dis, et c'est la grâce que je vous souhaite : croyez au Père Noël.

Vive Arcadie ! Vive le Père Noël !

A vos souhaits !

Merci.

BERNARD DIMEY ET JEAN-JACQUES KIHM

Le Récit d'une Passion

La mort, en juillet dernier de Bernard Dimey (qui fut sans doute l'un des plus grands paroliers de la meilleure chanson française contemporaine, avec Jacques Brel, Léo Ferré et bien peu d'autres) donne un regain d'intérêt au premier tome du JOURNAL de Jean-Jacques Kihm (1), arcadien de longue date, mort brusquement en 1970 à 47 ans, alors qu'il venait d'être nommé Professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris-Nanterre.

Le tome 1 de ce JOURNAL, qui va de mars 1951 à août 1954 dévoile la passion conjugée de deux hommes qui, au sortir de l'adolescence entrèrent ensemble dans l'amour et dans la littérature.

« Il y a des moments où j'ai l'impression d'écrire dans ce Journal uniquement pour que Bernard, à mon insu, puisse y venir lire. Comme une espèce de longue lettre qui n'en finirait jamais. »

En donnant son accord à l'Association des Amis de Jean-Jacques Kihm (2) pour que son nom ne soit pas dissimulé derrière des initiales, Bernard Dimey se livra lui-même dans un long poème, en Post-Face « Je ne dirai pas tout »

... « Les hommes sont cruels et crèvent de tendresse...

L'antilope sait bien qu'un lion la mangera, elle reste gracieuse

La savane est superbe, elle y prend son plaisir

Et moi

De jour en jour...

Le soleil me fait peur — vos regards d'imbéciles ont eu Raison de moi...

(1) Rougerie éditeur.

(2) Bibliothèque Municipale de Troyes.

J'aurai, j'en suis certain, de l'intérêt plus tard
 Vous avez des machines à faire parler les morts
 Je vous raconterai mes crimes et ma légende et je vous
 Offrirai des mensonges parfaits...
 Mais vous aurez beau faire
 Je ne dirai pas tout.»

Jean-Jacques Kihm dit le reste, même si, dans ce premier tome (il se découvrira davantage dans les suivants) il le fait avec une pudeur qui voile les gestes sans rien gommer des réalités.

«Hier soir avec Bernard nous avons décidé que je reprendrai sa chambre. Elle est peuplée de beaucoup de souvenirs et plus indépendante que celle que j'occupe en ce moment (qui m'est devenue odieuse depuis que je ne peux plus le recevoir le soir chez moi).»

*

« Deux choses capitales : la rencontre de Bernard Dimey, et mon temps, mon esprit, ma vie, plus consciemment et plus entièrement voués au démon de l'écriture. Les deux choses sont extrêmement liées. Je ne pourrai pas dire ce que Bernard m'a apporté — l'amitié et bien plus : de toute façon c'est trop profond pour que jamais je puisse le savoir moi-même. Pour l'un comme pour l'autre il était capital que nous nous rencontrions. »

... « L'énorme vitalité — consciente et voulue — de Bernard Dimey m'a servi d'exemple et de mesure. Elle m'a révélé aussi ce que je pouvais faire, car, s'il n'avait pas été là, je n'aurais pas pu tant réaliser, certainement »

... « Je crois que j'ai réussi à lui faire aimer et admirer les choses précieuses. Mais il les aime d'une sorte d'amour de complicité où ma présence est plus ou moins mêlée »

... « Vivre ensemble est exemplaire »

... « C'est presque reposant de me dire qu'il peut tout faire pour moi, ce qu'il veut et que ce sera bien. Il n'est même pas question de me dire que j'ai confiance en lui. C'est ainsi. Il n'a pas besoin de réfléchir « si je serai content de ce qu'il a fait » — « ce qu'il fait, c'est moi ».

*

Qu'il soit possible de suivre ainsi le déroulement d'une passion n'est pas le seul intérêt du tome 1 du JOURNAL de Jean-Jacques Kihm. On y revit la lutte acharnée de deux écrivains pour le devenir, la naissance de leur « œuvre-ensemble ».

La ville de Darmstadt qui a consacré en septembre dernier une très belle exposition à la mémoire de Jean-Jacques Kihm n'a pas manqué de mettre un accent tout particulier sur la courte existence de la revue « Mithra » fondée conjointement par Jean-Jacques Kihm et Bernard Dimey. Dans son JOURNAL, Jean-Jacques en jalonne évidemment les étapes : volonté d'une orientation de la revue — d'ailleurs bilingue — vers une réconciliation franco-allemande (ce qui, à l'époque, n'était pas une idée évidente et répandue, et demandait donc un certain courage intellectuel), rigueur dans le choix des textes, des écrivains et des illustrateurs. C'est dans MITHRA qu'a paru l'admirable « Berceuse Irlandaise » de Julien Blanc; et, également, entre autres, le texte inédit de « La Sainte-Hermandade » de Max Jacob.

Dans le JOURNAL, ce sont autant de pages où, à l'occasion de MITHRA, foisonnent les récits de rencontres, les jugements et les portraits :

... « C'est curieux comme je puis me méfier d'André Gide, — et de tout son arsenal de séduction que je ressens pourtant vivement. »

... « Vu Jouhandeau chez lui à Neuilly. Quelle mollesse à côté de ce que je puis et veux être »

... « André Salmon est beaucoup plus humain et sympathique que tous ceux-là. Avec Bernard, nous l'aimons déjà beaucoup »

... « Bory, plus échauffé que jamais »...

... « Reine de son royaume fermé, telle est la femme qui m'ouvre la porte, traînant après elle la longue traîne de sa robe de coton noir. Ses mains semblables à celles de la Joconde, passent de ses manches de dentelle blanche et m'invitent à entrer dans l'opéra fabuleux. Car c'est bien un spectacle qu'offre Léonor Fini. La voici reine des chats, ramassée dans le coin du divan imprégné d'un parfum qui me hante depuis mon entrée (une pose que prennent ses sphinx féminins) une sorte de pose dansée au repos. Elle parle de sa paresse ».

Évidemment la revue est une belle opportunité pour se pousser dans la vie littéraire parisienne, chez les critiques, dans les autres revues, chez les libraires, chez les éditeurs. Jean-Jacques a déjà fait paraître quelques plaquettes de

poèmes (3), Bernard encore rien ; mais l'un et l'autre écrivent beaucoup : dans leurs tiroirs ils ont des poèmes ; des nouvelles, des romans (certains achevés, d'autres inachevés), et, pour être édités, ils savent, comme Rastignac, que c'est Paris qu'il faut conquérir. C'est Jean-Jacques qui est le plus à l'aise dans cette entreprise.

« Il y a deux ou trois ans Paris représentait une certaine possibilité de « débauche » si l'on peut dire. Paris était pour moi ma vie sur le plan du secret. C'est fini. Il représente maintenant du travail, un certain travail, une certaine qualité de travail et de sport littéraire ».

« Longue discussion de Bernard avec Cayrol sur ses œuvres. Avec l'admirable délicatesse qu'il sait mettre à toutes ses remarques, Cayrol disait à Bernard « votre monde est fermé, vos personnages sont peu réels, on ne sait d'eux que tout juste ce qu'il faut pour suivre l'histoire ». J'ai longuement réfléchi. Bien sûr, ils seraient « plus en chair » s'ils savaient sentir la goutte d'eau qui s'infiltre entre leur cache-col et la peau. Bernard n'a pas le temps de s'attacher à ça, et lui-même dans la vie courante, ne sent pas tout cela ».

Il y a là toute la différence entre les deux hommes et entre les deux œuvres : le côté à la fois spontané, fort-en-gueule et ours mal léché de Bernard opposé au double raffinement de Jean-Jacques, celui naturel (par une partie de son hérédité), et l'autre construit, voulu par goût ; d'où cette pointe de préciosité qui le rapprochera jusque dans la voix de l'« allure Cocteau ».

Combien fructueuses alors sont les réflexions formulées par chacun d'eux sur l'œuvre de l'autre dont ils étaient toujours le premier lecteur critique.

« Bernard est arrivé. Ses nouveaux projets pas encore avancés pour que j'en aie une idée. Je lui ai remis le manuscrit du « Proviseur » corrigé et annoté : je me rends compte combien il est difficile de parler aux autres — fût-ce au meilleur ami — de leurs œuvres ; en y mettant tout son cœur même ! Avec Bernard nous pouvons corriger fructueusement, ayant des modes de création très différents ».

« Nous avons une manière différente d'élaborer nos œuvres,

(3) *Fleurs de tous les temps*, sous le nom de J. J. de Mus (qui était celui de son grand-père). Librairie Kihm, Schiermeck, 1945 ; *Ode de la découverte du monde*, J. J. de Mus, Gutenberg, Strasbourg, 1945 ; *Arabesques*, dessins de Jacques Pakak, poèmes de J. J. Kihm, Presses du livre français, Paris, 1950 ; *Clowns*, dessins de Jacques Hallez, poèmes de J. J. Kihm (préface de Jean Cocteau). Caractères, Paris 1954.

lui plus facilement, moi beaucoup plus difficilement. Le résultat n'est d'ailleurs pas si différent, avec cette distance qu'il est plus visuel et plus froid que moi — alors que j'ai plus de style que lui (« un style noir et profond » me dit Cocteau après Paulhan). Plus littéraire que lui ».

... « Bernard m'a demandé d'apprendre à lire, en faisant, à haute voix, des lectures de théâtre. Il y voit le moyen de m'habituer à écrire « parlé » quand il faut ».

... « Bernard est en face de moi en train d'écrire dans son Journal et ce m'est une curieuse idée que celle de ces deux livres intimes, miroirs de tain différent, qui reflètent peut-être en même temps deux images de la même après-midi et d'impressions identiques ».

*

Cependant, si les corps ont besoin de tendresse et les esprits de la confrontation des idées, les créateurs ont aussi besoin d'isolement pour leur œuvre.

« Bernard m'annonce son intention de travailler maintenant seul chez lui des demi-journées entières... : il ne faut pas que nous soyons ensemble plus de deux heures par jour.

Cette détermination est réciproquement acceptée.

« Je veux faire des actes de volonté pour me rendre plus fort : C'est absolument nécessaire pour un équilibre psychologique — et de cela dépendra mon travail ».

Mais Jean-Jacques supporte mal cet exil quotidien.

« Il suffisait qu'il soit revenu cinq minutes pour que je reprenne goût à tout ».

De son côté Bernard Dimey ne tiendra pas non plus et leur résolution fera long feu.

« Bernard m'avouait hier qu'il avait le cafard quand il ne savait pas de prochain revoir au moment où il me quittait. Il réagit mieux quand il sait me revoir bientôt ».

C'est pourtant encore davantage qu'il faudra supporter : Bernard Dimey est en effet nommé à Saint-Germain-en-Laye tandis que Jean-Jacques reste en poste à Troyes.

« Accompagné ce matin Bernard à la gare... M'envahit au retour chez moi la demi-tristesse des jours de neige et de froid. J'aimerais en cet instant précis que Bernard puisse être là, je ne sais quelle forme de sa présence matérielle me manque en cet instant, précisément, que même le travail ne peut remplacer. L'absence ne se remplace pas... Pourquoi a-t'il fallu qu'à midi ma propriétaire — après m'avoir déclaré que Bernard était un

gosse adorable — me reproche de « danser comme il siffle » de lui donner mes affaires, mon manteau et mes souliers, et surtout me dise cette phrase exactement : « vous lui rendez de mauvais services. D'ailleurs, il n'inspire de sympathie à personne ». Voilà, il fait peur : il attire et repousse en même temps. C'est exactement cette chose dont il était meurtri l'autre nuit, — moi seul je comprends ce qu'il est, mais je souffre toujours de penser qu'il peut voir l'attitude intérieure des autres à son égard ».

Chaque fois qu'il le peut, Jean-Jacques va retrouver Bernard à Paris. Dans l'intervalle, c'est la joie de lui écrire, l'angoisse parfois quand la réponse tarde, l'attente du voyage suivant.

« Je pense : « demain je vais retrouver Bernard ». J'en éprouve une grande joie. Mais c'est curieux comme ce demain me paraît une chose très lointaine, comme si je ne devais jamais y arriver. Pourquoi m'attacher à ce sentiment vain. Comme j'aimerais que Bernard soit là pour n'avoir pas, quelquefois, ce sentiment de m'enfoncer dans une sorte de trou : et alors tout ce que j'aime me semble loin, loin, loin au-dessus de moi, comme si je m'enfonçais dans la terre ».

... « Conversation hier soir après le repas boulevard Saint-Michel où Bernard me faisait remarquer qu'avant de me connaître, il ne se connaissait pas du tout lui-même. (Même chose pour moi). Notre amitié nous a révélés l'un à l'autre et l'un par l'autre : Je ne connais rien de plus haut — Je réfléchis maintenant qu'avant de le connaître (ici le connaître de Claudel prend le sens de l'amour) j'ai été souvent en relation d'amitié ou amoureuse ; chaque fois je me suis enlisé en moi-même, j'ai cherché à posséder l'autre, à dominer, comme Sartre entend l'amour. Avec Bernard c'est tout différent : lui seul a pu me DONNER ce que j'étais ».

Leur vie est comme gémellaire. Ils exultent lorsque simultanément paraissent chez Seghers le « REQUIEM A BOIRE » de Bernard et « POINTE-SÈCHE » de Jean-Jacques. Mais c'est une sorte de détresse pour Jean-Jacques quand son roman « SI JE CRIAIS » est enfin accepté par les éditions du Seuil, alors que les romans de Bernard sont partout refusés.

« La Table Ronde a refusé les deux manuscrits de Bernard, bien qu'ils les admirent. Objectivement c'est une connerie. Pour « nous » un effondrement. Un véritable effondrement : j'en étais tellement sûr de cette acceptation ! ».

... « Toutes mes forces à concentrer désormais pour Bernard qui en a besoin ».

Et il y arrive « Ce matin Lanoux lui annonce les épreuves de

BOULEVARD LUNDY (dans les « Œuvres Libres ») pour dans six semaines. Enfin !... »

Il y a deux sortes d'écrivains.

Certains — et parmi ceux-là il en existe de la meilleure qualité — écrivent de temps à autre un bon livre et l'exploitent le mieux possible. La prochaine fois, ils essayent de faire mieux. Ils partagent leur temps entre la vie (et le monde les reconnaît exactement) et « écrire des livres ». Leur expérience d'homme exige un partage précis.

Les autres sont ceux qui usent de l'écriture comme de l'amour. Ils y consacrent leur vie. Écrire et vivre ne fait qu'un pour eux. Ils ne se réalisent qu'en écrivant. Ils créent du même coup leur expérience, leur vie et leur œuvre. Leur œuvre n'est pas seulement un reflet de leur vie intérieure (avec ses débats, ses joies et ses tristesses), mais elle en est le contrepoint nécessaire. Leur œuvre se nourrit d'eux et ils se nourrissent des richesses qu'ils donnent à leur œuvre. Ceux-ci ne sont point littérateurs mais poètes. La société les traite de monstre et, sans les comprendre, les rejette. Chez ceux-là, l'œuvre n'est pas un épisode, mais la vie même. Rilke a été de ceux-là, Gide, Jouhandeau, Julien Green, Cocteau. Pour ceux-là (Bernard et moi nous appartenons à cette race) l'œuvre est nécessaire et sa publication est d'un autre ordre de nécessité. Peut-être le drame est-il dans la contradiction absolue de ces deux exigences.

*

« Bernard part demain pour Paris où il doit séjourner trois ou quatre jours et présenter les chansons qu'il compose depuis quatre semaines. Je me suis souvent demandé si ces chansons étaient autre chose pour lui que de divertissement. Et dans quelle mesure c'était « bon » pour lui ? Ne pas juger. Tout ce qui arrive est admirable. Guettons le moindre « signe de joie ».

Par un curieux paradoxe, c'est la chanson précisément qui allait donner rendez-vous entre Bernard Dimey et la célébrité, comme s'il avait fallu un intermédiaire entre la Poésie et le public. Dans le JOURNAL de Jean-Jacques on voit Bernard Dimey beaucoup écrire : Poèmes, nouvelles, romans. Il a toujours continué de le faire, et sa compagne projette avec le soutien de ses amis — dont Mouloudji — de donner enfin à lire une partie de cette œuvre précieuse. Gageons — et souhaitons — que sa célébrité d'auteur de chansons assure le succès de cette entreprise.

L'autre partie du paradoxe est qu'avec toute une œuvre publiée, et quelques pièces jouées avec succès Jean-Jacques n'ait jamais atteint la célébrité de Bernard Dimey. Sans doute le doit-il à deux raisons principales : avoir cru pouvoir mener de front sa carrière de professeur en province et celle d'écrivain à Paris. Et surtout avoir consacré trop de son temps à l'œuvre de Jean Cocteau dont il fut l'un des meilleurs exégètes avec l'amicale complicité du poète. Ce dont il fut mal récompensé, puisque l'admirable biographie parue en 1960 chez Gallimard fut littéralement étouffée sur l'ordre de Cocteau parce qu'on y parlait de son homosexualité. Mais Jean-Jacques avait tant investi de lui dans l'œuvre de Jean Cocteau qu'il continua son analyse critique : au moment de sa mort il travaillait à une méticuleuse étude du manuscrit du *Potomak* (qu'il s'était d'ailleurs ruiné à acheter), après avoir livré en 1970 la *Correspondance* annotée de Jean Cocteau et André Gide, et surtout (avec Elisabeth Sprigge et Henri Behar) « Jean Cocteau, the man and the mirror » qui, simultanément paru à Londres et New York en 1968, fait encore autorité dans les universités américaines.

De surcroît, homme de Radio et de Télévision, il y produisit de nombreuses émissions qui furent — quelle qu'ait été leur qualité et le soin apporté à les faire — ce que sont d'ordinaire toutes les œuvres de Radio et de Télévision : aussi éphémères que leur temps d'horloge.

En fait l'explication se trouve fondamentalement dans leur attitude respective face à la vie : Bernard Dimey a choisi la Bohème et il a accepté la vache enragée. Jean-Jacques Kihm a conservé ses racines aristocratiques avec un sens de la qualité de la vie que le superflu valorise. Il a passé sa vie à manquer d'argent, et l'a donc perdue à tenter d'en gagner assez.

Le dérisoire est qu'enfin nommé Professeur d'Université à Paris, il allait pouvoir (s'étant, de surcroît débarrassé du culte de Cocteau) trouver le temps d'écrire son œuvre personnelle et qu'il nous fut enlevé à ce moment précis.

*

La liaison de Bernard Dimey et de Jean-Jacques Kihm s'achèvera avec le tome 1 du *JOURNAL*. Elle fera place à une autre forme d'amitié, à cette profonde complicité de l'esprit que seules les âmes fortes savent faire se perpétuer après l'intensité du sentiment.

« Il fut une époque, peut-être pas si lointaine, où Bernard rêvait d'écrire et de publier deux ou trois romans par année. Ce beau rêve un peu puéril s'est cassé les ailes avec beaucoup de fracas et de douleur. De là Bernard est tombé sur des réalités qui l'ont meurtri. Le texte de lui lu hier me laisse dans une impression terrible. Je viens de me promener dans le jardin de l'École où, voici deux ans, nous avons passé, à ce printemps, justement, notre meilleur temps. Ces souvenirs présents me laissent dans une grande tristesse. Une grande consolation, bonheur, certitude : tout au moins à ce moment je le savais. J'ai su avec certitude que c'était le moment le plus heureux de ma vie, ce que Kierkegaard appelle « le premier amour ».

*

Parce qu'il fut mon ami le plus cher, on m'avait demandé une note de lecture sur le tome 1 du *JOURNAL* de Jean-Jacques Kihm. J'ai pensé que les arcadiens préféreraient l'évocation de cette passion (qui surprendra peut-être le monde du spectacle où l'on connaissait un autre Bernard Dimey) et qu'elle leur donnerait davantage encore l'envie de lire et de posséder ce tome (et les suivants) du *JOURNAL* de Jean-Jacques Kihm.

CHARLES MARTIN.

YVES CERNY

D'UN GARS A L'AUTRE

*Du Nouveau garçon boucher au Grand menuisier blond,
un recueil de nouvelles homophiles aux accents combien humains !*

Tendresse, sincérité, amitié...

Éd. Microméga. 240 pages

60 F (68 F avec la poste).

LA RÉSIDENCE

par DANIEL THIBAUT.

Ma cellule est au bord de la falaise, elle donne au grand large en plein sud-ouest. Le matin et selon les marées, j'assiste au départ de la pêche. Les bateaux du continent défilent par dizaines sous mes yeux : ils viennent de contourner l'île à ma droite et pointent ensuite vers la haute mer. Au soir, ils arrivent face à moi, en armada et, toujours au même endroit, amorcent le tour de cette cible qui les repère à la côte. Je connais pratiquement tous les pêcheurs. Nous nous faisons des signes ; par amitié et peut-être aussi parce qu'il est impossible de s'ignorer. Quand la mer labourée se referme, j'ai droit alors au coucher du soleil à l'horizon, spectacle monotone. Soir après soir, j'ai des couchers de soleil, de tous les genres, de toutes les couleurs, jamais pareils et toujours les mêmes. Ils sont obligatoires. C'est un des défauts des cellules orientées à l'ouest. Si j'étais à l'est, j'aurais la vue sur la côte et l'ensoleillement le matin, mais ceux qui y sont s'en plaignent sûrement, car le réveil est matinal.

Les couchers et levers de soleil, j'en disais déjà du mal quand Yves voulait *absolument* monter sur la Sainte-Victoire à quatre heures du matin, ou rester dans une calanque, à Cassis, jusqu'à la nuit. Je raillais son romantisme de carte postale et jouais à faire la moue devant les beautés de ce monde. Invariablement, il s'agrippait à mon épaule et me secouait comme un prunier, approchait son visage du mien, réclamant un aveu, un mot de satisfaction qu'il ne me tirerait pas de la bouche. Et plus il s'excitait, plus j'avais de mal à me retenir de sourire.

— Qu'est-ce que t'es blasé, quand même ! Mais regarde comme c'est beau : *absolument* magnifique !

— Bof...

— Tu fais exprès, ça se voit : tu serres les lèvres pour ne pas rigoler. T'es pas drôle, tu sais.

LA RÉSIDENCE

A le voir s'énervier comme un gamin, je n'en pouvais bientôt plus de jouer la comédie. Pour peu qu'il y allât de la chatouille, c'était fini : nous éclations de rire et, marchandant l'arrêt de ses assauts, j'avouais tout ce qu'il voulait.

La Résidence est une immense couronne en béton cerclée de verre fumé, de cinq cents mètres de diamètre, posée sur le rocher à fleur d'eau dont elle couvre presque entièrement la circonférence. Les quatre cents cellules forment le cercle autour de la place où se dresse la tour de garde. Ma pièce fait environ quatorze mètres carrés. Le sol, le plafond et les deux murs mitoyens sont en béton dont la surface est polie ; le mur où s'encastre la porte donne sur la place centrale ; le quatrième est cette baie de verre fumé qui fait le tour du bâtiment et dont chaque résident possède trois mètres cinquante. Ceux, comme moi, qui ont la vue plongeante à marée basse, ont la chance de voir se briser les vagues à ras de la vitre quand c'est marée haute. Les embruns éclaboussent la paroi, se retirent, reviennent à la charge et souvent on se demande si la mer ne va pas monter encore, jusqu'à engloutir la Résidence. Mais elle ne monte jamais à plus d'un mètre au-dessus de notre niveau, ce qui, vu de l'intérieur, est parfois impressionnant : on est dans le bocal, mais l'eau et les poissons sont dehors. S'il fait beau, je préfère les marées basses car je prends de l'altitude et, avec un peu d'imagination, je pourrais m'installer à plat ventre devant l'écran fumé en lisant un bon livre : je croirais peut-être couler des jours heureux sur la côte, dans une villa en terrasse sur la falaise. Mais je n'ai pas de livres ; il faudrait que j'en écrive.

Le dernier que j'ai lu me reste gravé dans la mémoire. Nous passions la journée dans ces calanques où Yves pouvait à loisir vivre nu sans choquer personne.

— Lâche ton bouquin, l'intello. Viens te baigner !

— C'est la fin, tu veux l'entendre ?

Il est allé s'asseoir en tailleur sur un rocher au soleil et, de ma grotte à quinze mètres au-dessus de lui, debout, j'ai hurlé à tue-tête, et pour la crique entière, ces dernières phrases racontant qu'Aureliano s'enferma dans sa chambre avec le parchemin prophétique, qu'il y déchiffra chaque instant de son histoire jusqu'au moment où, l'ouragan tonnant à sa porte et la lecture s'achevant, il comprit qu'au dernier mot du manuscrit le vent l'emporterait, lui et son histoire (1).

(1) Gabriel Garcia Marquez, « Cent ans de solitude ».

Sur ce, d'un vif moulinet du bras j'ai projeté le livre dans les airs et, avant qu'il ne soit retombé, nous étions dans l'eau. *Ars longa, vita brevis...*

J'ai aménagé la cellule du mieux que j'ai pu, en isolant la tinette derrière sa cloison que cinquante heures de dessins en trompe-l'œil ont fini par transformer en rayonnages garnis, mais il m'a été impossible d'orienter le lit autrement que vers la baie vitrée. Or, s'il est une chose que, tous ici, nous aurons bientôt en horreur, c'est cette magnifique mais omniprésente baie derrière laquelle nous sommes exposés et que, paraît-il, on nous envie. Il faut avouer que si la vue est imprenable, l'habitude et la rétention nous ont blasés. Au début, chacun se réjouit du cadre mais ne tarde pas à s'apercevoir qu'il est ainsi enchaîné au dehors jour et nuit, mis en boîte sur fond marin vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Pour l'oublier de temps à autre, pour n'en profiter qu'à volonté et pas obligatoirement, j'ai continué sur ma lancée et me suis installé des stores vénitiens minutieusement tracés à la mine de plomb, sur deux vieux draps que je tire à ma guise; et comme rien n'est moins lassant qu'une manie quand elle change une cellule austère en le plus « cosy » des studios, je termine en ce moment la pose du parquet, rainure par rainure. Je suis conscient d'alimenter par là les dires de certains hommes libres qui considèrent la Résidence comme un luxe dont bénéficient des occupants privilégiés, mais il ne tient qu'à eux de prendre ma place si elle est enviable: je leur cède les lieux en l'état sans exiger de reprise. Ils ne sont pas plus satisfaits d'avoir perfectionné les idées de Bentham que d'avoir aboli la peine de mort !...

Yves et moi étions des abolitionnistes en diable. Mais lui, utopiste, était aussi contre toute sanction; pas moi. A une époque où il était de bon ton d'opposer le droit à la différence au danger d'un consensus normalisateur, je soutenais volontiers, par provocation et avec une forte dose de mauvaise foi qui m'entraînaient à défendre des thèses exécrables, que la répression entretient la santé des minorités. Je jouais à l'irresponsable, cela faisait parfois scandale et j'aimais ça.

Lors d'une réunion chez moi, où des amis étaient venus avec Yves que je voyais pour la première fois, je m'étais montré parfaitement ignoble. Aussi, ces jeunes libéraux m'agaçaient, avec leurs airs d'accepter n'importe quelle élucubration intellectuelle; j'en faisais ce que je voulais. Yves, que j'avais jugé réservé parce qu'il n'avait encore rien dit, profita d'un silence :

— Je te souhaite d'aller un jour en prison pour des idées ou une façon de vivre différentes.

Les autres avaient bien ri: je serais trop content, maso comme j'étais. Mais il ne les écoutait pas; ni moi non plus, soutenant le regard de ce jeune inconnu qui maniait si mystérieusement l'antiphrase. J'attendais la suite, et elle m'atteignit lorsque les persifleurs, intrigués, firent silence :

— C'est d'ailleurs ce qui te pend au nez si tu continues ce jeu-là.

M'ayant mouché, il les moucha à leur tour :

— Et c'est vous qui l'y enverrez, quand il ne vous fera plus rire avec ses provocations que vous ne comprenez pas. Et puis vous me dégoutez, au revoir tout le monde !

Hier soir en rentrant, le vieux pêcheur du Nausicaa, un loup de mer à barbe grise, m'a adressé de grands gestes des bras pendant plusieurs minutes et ses compagnons le regardaient faire en souriant, comme par indiscretion. Nous sommes de bons amis, le loup de mer et moi. J'ai répondu à ses signaux jusqu'à ce qu'il disparaisse à ma gauche et j'aurais bien voulu le suivre des yeux plus longtemps, pour le voir entrer dans le port. Je pensais qu'il avait fait une bonne pêche, j'étais content pour lui. Mais ce matin, quand les bateaux ont pris la mer, je ne l'ai pas vu. Il y avait un nouveau sur le Nausicaa. Pour autant que je pus le distinguer, n'étant pas encore habitué à sa silhouette, c'était un tout jeune homme, presque un adolescent; mais qui n'avait pas l'air novice bien que je sois certain de ne l'avoir jamais aperçu sur aucun bateau d'ici. Il était occupé à descendre dans la cale les casiers qui, au retour, seront déchargés à la criée. Un moment, il a levé la tête vers moi et s'est remis à son travail. Cela m'a touché bizarrement. Puis, quand les bateaux qui avaient contourné la Résidence filèrent droit au large, le nouveau du Nausicaa, en remontant de la cale, s'arrêta soudain dans son élan. Il demeura le corps à moitié sorti de la trappe, à me regarder, les bras posés sur le pont, tandis que nous nous éloignions l'un de l'autre.

On ressent quelquefois cette peur étrange, cette angoisse, de rater une communication; comme si, prémonitoirement et l'espace d'un éclair, il apparaissait évident qu'un contact privilégié, occasion unique à saisir, aura lieu si on en prend immédiatement l'initiative. A peine Yves s'était-il levé pour partir, je l'attrapai par le bras.

— Tu as entièrement raison. Reste, c'est eux qui s'en vont.

Et comme personne n'avait l'air de comprendre ce qui se

passait, pas même Yves que je retenais toujours par le bras, j'ajoutai :

— Oui, allez, tout le monde dehors ! Je viens de tomber follement amoureux et je me fous pas mal de ce que vous en pensez !

2

Cet après-midi est prévu un entretien avec le psychologue attaché à la Résidence. Je n'irai pas le voir dans la tour centrale (où je suppose qu'il est) et lui ne viendra pas dans ma cellule ; la porte ne s'ouvre qu'une fois, le premier jour. Non, la séance se passera par téléphone, comme n'importe quelle relation avec l'administration, mais à cette occasion on me répondra. Toute autre communication s'adresse à un correspondant muet — homme ou magnétophone ? — qui écoute et parfois donne suite à telle demande ou réclamation. Ainsi suis-je fourni en crayons dont je fais grande consommation, mais de peinture ou de pinceaux, point ; les bontés résidentiellles sont aussi chiches qu'impénétrables. Et pas moyen de graisser la patte à un maton, comme en prison : je n'ai jamais vu de gardiens : ils doivent nous surveiller depuis la tour centrale. Pour manger, pour changer les draps (ou se faire offrir un crayon), un battant s'ouvre dans la porte comme un passe-plat en forme de sas ; le plateau ou l'objet est là, déposé par on ne sait qui, on ne sait comment. Service à domicile. La Résidence a de ces précautions d'isolement qui font qu'un psychologue n'est pas de trop pour garder le moral. Même s'il joue bien son jeu, le salaud :

- Alors, toujours pas décidé, mon vieux ?
- Eh non, psycho, je préfère attendre.
- Vous savez pourtant que c'est irrémédiable. Serait-ce que la maison vous plaît ?
- Je ne peux pas dire ça. Mais, voyez-vous, je garde espoir. Et puis j'ai l'impression que vous allez me nourrir encore un bout de temps, car je viens de me faire un nouvel ami ; un jeune pêcheur. Ca me conserve.
- c'est parti ! Fâché avec le loup de mer ?
- Non : il n'est plus là. Mort ou à la retraite, *chi lo sa* ?
- Non : il n'est plus là. Mort ou à la retraite, *chi lo sa*,
- Et Yves, vous ne m'en parlez plus.

— Lui, dorénavant, je me le garde. Vous saurez tout de mes relations avec le jeune pêcheur, mais d'Yves je ne parlerai plus. Qu'il reste libre.

— Vos pêcheurs, vous savez... Acceptez un peu la réalité.

— Je ne vous permets pas, monsieur le psychologue ! Depuis le début de nos entretiens, vous avez toujours cherché à détruire mes illusions. Je vous croyais un autre homme. Je le sais, que la baie est en verre fumé et que je ne suis pas le seul à faire des signaux.

— Et malgré tout...

— Malgré tout, et pour ne parler que de ça, je suis sûr qu'on nous voit quand même de l'extérieur. Le loup de mer était mon ami ; quant au gosse de ce matin, quelque chose me dit qu'il y a de l'espoir.

— Allons, nous nous connaissons depuis trop longtemps pour que je vous fasse des cachoteries : vous êtes une cinquantaine, tout autour de l'île, à me parler du vieux pêcheur disparu. Le gosse ? Attendez une semaine, il sera la mascotte de la Résidence entière, s'il ne l'est pas déjà de vos voisins immédiats. Je vous concède une chose : vous êtes le premier à m'en parler. Mais gardez-vous de trop fabuler, c'est mauvais pour le moral.

— Que vous dites. Mauvais, pour vous, c'est quand ça va bien pour moi.

— Écoutez, je ne vous empêche pas d'imaginer ce que vous voulez au sujet de ces pêcheurs, ni même de vous inventer des histoires avec un personnage probablement tiré d'un roman...

— Yves n'est pas un personnage de roman !

— Admettons. En tout cas, il ne s'est jamais manifesté pour prendre de vos nouvelles. Depuis le temps...

— J'ai idée que ça viendra, et sans passer par vos soins.

— Balivernes !

— Vous savez que vous faites un sale boulot, psycho ? Je parie qu'une commission d'enquête ne trouverait nulle trace de nos entretiens et que vous n'émargez même pas au budget de la Résidence. Vous êtes encore une de ces applications tacites et officieuses de la loi.

— Ne dites pas de bêtises, restons de bons amis.

— Vous me pousserez à bout, mais ça ne donnera rien. Je tiendrai. Les lois des gouvernements ne sont pas éternelles ni eux non plus. On me laisse le choix ; j'ai choisi.

— C'est votre droit. Au fait, je ne vous ai pas dit : le 102 et le 285 nous ont quittés. Ils ont choisi, eux aussi.

— A quoi ?

— Le premier au gaz, cette nuit; l'autre au cyanure... un esthète.

Les bateaux vont bientôt rentrer. Je me plaquerai contre la vitre parce que j'ai le soleil en face; j'allumerai aussi la lampe derrière moi, ce qui atténuera l'effet de miroir. Pour peu qu'un nuage vienne alors effacer les reflets sur la mer, on me verra parfaitement. Il ne faut pas se fier à ce que dit le psychologue. Il fait son travail. Un sale travail, c'est entendu; et certains font l'usage qu'on attend d'eux des lames de rasoir, des tuyaux du gaz, des couteaux de cuisine, des médicaments et calmants généreusement prescrits, de la chaîne de chasse d'eau ou des fils du plafonnier... tous objets et ustensiles à notre disposition, sans en oublier de moins ordinaires mais facilement cantinables. Ceux-là se font avoir, qui succombent aux tentations de la Résidence au lieu de lutter, de refuser l'isolement. Demain on ne supprimera les crayons à dessin, c'est probable. Mais on ne m'enlèvera pas mon histoire, mon passé que je ressasse, ma vie que je thésaurise, que j'emmagasine avec ténacité dans cette cellule au bord de la falaise qui donne au grand large en plein sud-ouest. Il est encore loin, le temps où l'on aura tué Yves dans ma vie et ma mémoire; loin, celui où je ne me souviendrai plus du loup de mer, de cette longue amitié, silencieuse, télépathique, qu'au fil des jours étayait notre mutuelle fidélité; loin, très loin, recule ma reddition, en cet instant de jubilation où, un retour de pêche, l'enfant du Nausicaa et moi allons fêter notre secrète victoire. Car déjà se dressent au loin les proues des premiers bateaux.

Je ne peux encore le distinguer, mais il avance parmi la flotille où, dans le soleil, point le mât qu'entre tous je reconnais. Vite, l'un après l'autre, les bateaux amorceront leur giration et ce sera au tour du Nausicaa : il viendra à moi, roulant sur le sillage, seul pour un instant. Alors tant pis si, pour la beauté du moment présent, la vérité m'oblige à ne pas dire que le tant espéré s'était planté à l'avant du chalutier, les pieds solidement rivés au pont et les mains sur les hanches, attendant d'être sacré mon fidèle ami. Or il me suffit de cet espoir pour emplir ma cellule d'un souffle plus vivant que jamais. Maintenant les lendemains pourront se succéder et nous verrons, de jour en jour, qui, de la Résidence ou de moi, aura raison de l'autre.

Ça y est : Yves m'a fait un signe ! J'en étais sûr.

DANIEL THIBAUT.

NOUVELLES DE FRANCE

N° 98

par JEAN-PIERRE MAURICE.

Les temps que nous vivons.

Il y a quelque temps déjà — mais comme cela ne me semblait pas d'un intérêt palpitant, je gardais sous le coude — x^e sondage sur l'homosexualité en France réalisé, cette fois, par la SOFRES pour le compte du grand magazine unisexe : « Elle ».

L'homosexualité est-elle une maladie que l'on doit guérir ? 34 % des lecteurs-lectrices le pensent encore (contre 42 % en 1973, il est vrai). Accepteriez-vous de vous marier avec quelqu'un qui a été homosexuel(le) ? 67 % disent NON... et 16 % s'en tamponnent le coquillard. Si vous appreniez que votre fils (ou votre fille) est homosexuel(le), quelle serait votre réaction ? 35 % de pères et 30 % de mères « feraient tout pour le(la) faire changer », 28 % des pères-mères « chercheraient à le(la) faire changer » (ce qui fait tout de même, au total, 63 % d'hommes et 58 % de femmes, soit la majorité, surtout si l'on ajoute les 7 % de « ne savent pas »), enfin, pour 25 %, « cela me ferait de la peine mais je le(la) laisserais vivre sa vie » et pour 5 %, « cela ne me gênerait pas ». Sont toujours refusées aux homos les responsabilités publiques ou éducatives (64 % de NON). Et, pour finir, la question de confiance : 61 Français sur 100 n'admettraient pas de voir un homosexuel à l'Élysée. Et pourtant... que de rois, que de reines s'y succédèrent !

Une conclusion attendue : c'est toujours chez l'artiste que l'opinion publique tolère le mieux l'homosexualité. Ce que le cher et regretté Bory appelait « la pédale mandarine ».

« Le fait homosexuel est aujourd'hui mieux accepté qu'il y a encore dix ans. Mais le verbe accepter ne doit être pris ici que dans son sens le plus étroit. Il ne s'agit pas d'autre chose que de

reconnaître l'évidence : puisque l'homosexualité existe, l'honnêteté intellectuelle exige que l'on cherche à la comprendre avant que de la condamner sans appel. On hésite donc davantage à l'assimiler brutalement à l'immoralité » (Martine Fell).

Hélas ! est-il permis d'ajouter, sans vouloir jouer les Cassandre, que cette enquête a été menée dans « un certain milieu », disons de Français moyen, mais qu'il reste beaucoup à faire dans les banlieues et les campagnes ?

En Suisse, le Conseil d'État neuchâtelois propose de fixer la majorité sexuelle à 15 ans révolus... mais ce n'est là qu'une suggestion de la commission spéciale composée d'un juge cantonal, d'une femme juge de district, d'un avocat, d'un notaire et du premier Secrétaire du Département de Justice.

It's a long way to Arcadie !

Un lecteur sénégalais de « Jeune Afrique », qui signe courageusement Omar N'Diaye, écrit, dans le courrier des lecteurs, n° 1079, ces quelques lignes, trop rares pour que nous les passions sous silence, au sujet de l'homosexualité attaquée par un nommé M. A. Ndébeka dans le n° 1074 du même journal : « Très souvent cachée, elle existe néanmoins en Afrique (1). Ici, en France ou en Europe, elle est devenue un mouvement de libération ou d'affirmation. Cela n'a rien à voir (pour le moment...) avec ce qui passe chez nous, c'est certain. Mais pourquoi employer l'expression « tristes adeptes » ? Alors que cela existe partout, dans toute civilisation, depuis que le monde est né ? C'est la vie privée, une forme de sexualité, que l'on soit Sénégalais, Congolais, Italien Algérien ou Français ».

Elementa'y, dea' 'Atson !

Les médias, peut-être dans l'optique du changement, ne se sont jamais tant occupés de nous. Ce fut d'abord, sous le scalpel de Desgraupes en chair et en os (plutôt en chair, d'ailleurs), une émission médicale consacrée aux maladies sexuelles dont nous reparlerons. Puis, le hasard me fit suivre une chronique télévisée dans la série « Les gens d'ici » qui passe avant le sacro-saint journal télévisé vespéral (heure de grante écoute). Un charmant monsieur bon chic bon genre d'âge certain décrivit complaisamment sa « raison de vivre » à visage découvert, simplement et sobrement, sans affectation ni fioritures de mauvais goût. Grâce lui en soient rendues ! Un instant

(1) C'est le moins que l'on puisse dire (J.-P. M.).

d'émotion lorsqu'il parla de sa mère, « la seule femme qu'il ait jamais aimée », une pointe de tristesse devant la vieillesse solitaire et sans fils mais l'ensemble demeura léger et de bon ton. Il eut le double courage de se déclarer satisfait de son sort et non-conformiste selon les normes actuellement édictées par notre *intelligentzia* (le conformisme d'aujourd'hui n'étant, chacun le sait, que l'anti-conformisme d'hier). Ainsi, il ose se déclarer pour la messe en latin et ne semble pas tenir en grande estime les pédophiles ni les travestis. C'est un point de vue personnel (et négatif). On peut se demander, d'ailleurs, sur quels critères sont recrutés ces « témoins ». Un ami, un voisin de palier de l'intervieweur, peut-être ?

Bôf ! Cela ne fait pas de mal aux mouches mais n'enseigne rien sur le plan de l'information générale (et le bla-bla-bla à la télé, tout de même, ça coûte cher au contribuable !)(2).

Dans A2-Dernière, le 30 janvier, un titre ronflant : le quasi-mariage de deux homos français. Alléché, je déserte la couche conjugale, minette de rien, je tends mes esgourdes, je change de lorgnons et je vois... des floppées de folliculaires besogneux qui battent la semelle dans la vaine attente du « scoop ». La cérémonie, qui devait avoir lieu dans un garage pas très orthodoxe, a finalement été décommandée par la hiérarchie (orthodoxe). Mais le lunch a été maintenu.

Pas de dragées pour Arcadie !

Dans les caves du Vatican.

Depuis l'enterrement sans grandes orgues de Vatican II, l'attentat, les difficultés occultes du denier et le drame polonais, on pouvait raisonnablement penser qu'on allait enfin pouvoir ronronner dans les alleluias. Heureusement (ou malheureusement) les journalistes « spécialisés » ont besoin de gagner chaque jour leur escalope et cela donne :

Sous le titre « Les catholiques et la sexualité », dans « Le Monde », sous la plume d'Alain Woodrow : « *Sexualité et vie chrétienne* » est le titre d'une étude réalisée, à la demande de la commission sociale et de la commission de la famille de l'épiscopat français, par une équipe de théologiens et d'évêques, de laïcs, femmes et hommes. Le plaisir y est enfin reconnu comme « bon et fructueux » (dans le mariage et en cas d'amour

(2) Ce qui ne semble pas déranger outre mesure Michel Polac...

partagé, bien entendu). La masturbation ? Sans sous-estimer sa « nocivité en tant qu'habitude », les auteurs en montrent aussi les aspects positifs et déconseillent une attitude trop répressive. Les relations sexuelles précoces, sans être purement négatives, risquent de banaliser l'amour. L'homosexualité, enfin : « Si on ne peut considérer, du point de vue éthique, l'homosexualité *« comme une situation norminative »*, l'Église doit non seulement se montrer accueillante pour les homosexuels mais, si ceux-ci cherchent loyalement *« à exercer l'amour du prochain, à se sanctifier en cherchant à donner sens à cette limite que représente l'homosexualité, on ne voit pas au nom de quoi les prêtres pourraient leur refuser, plus qu'à d'autres, l'accès aux sacrements »* ».

Dans leur conclusion, les auteurs expliquent : « Notre époque connaît une grande mutation dans la compréhension de la sexualité humaine et dans les manières de la vivre. Les analyses concernant notamment les comportements des jeunes générations le montrent suffisamment. Ce n'est pas seulement un phénomène de mode, une volonté gratuite de provocation ou la recherche désordonnée et donc immorale du plaisir sexuel... *c'est pourquoi les interdits ne suffisent pas pour banaliser la route* ».

Cette étude a suscité un long article intitulé « Regards chrétiens sur l'homosexualité » paru dans « La Vie Catholique » sous les signatures de José de Broucker et Pierre-Pascal Gaudet. Article trop long pour que nous songions à le résumer ici (car ARCADIE est une revue neutre).

Un prêtre apporte son témoignage que nous ne saurions passer sous silence : « Au bout de trente années de ministère, je comprends enfin qu'on ne nous a jamais parlé de l'homosexualité que dans des confessions souvent très nébuleuses qui ont pu nous faire croire qu'il s'agissait d'autre chose ! En tout cas, j'ai un peu honte, en ce qui me concerne, d'être passé si longtemps auprès d'une réalité humaine fréquente et infiniment douloureuse (...).

C'est une parole neuve. Merci.

Aux États-Unis, l'archevêque de Baltimore annonce la création du premier ministère américain pour les catholiques homosexuels (« La Croix »).

Tout le monde n'approuve pas. Ainsi, dans « Différences » n° 3, un lecteur écrit : « Ma crainte est que vous tombiez dans l'erreur de tout excuser, même le mal ou le péché, afin de faire la différence (...). Dans ce sens, les racistes, les antisémites, les nazis, tous les pervers auront droit de réclamer leur différence ;

je ne regrette pas l'homosexuel, c'est-à-dire l'homme que je dois aimer comme moi-même, mais je dois condamner l'homosexualité qui est un mal devant Dieu aussi grave que le racisme, l'antisémitisme, le nazisme, l'injustice, la méchanceté, la cupidité, la perfidie, l'envie, le meurtre, la querelle, la ruse, le vice, le rapporteur, le médisant l'impie, l'arrogant, l'orgueilleux, le fanfaron, les ingénieux du mal (*sic*), les sans intelligence (3), les sans loyauté, sans affection naturelle, sans reconnaissance, sans pitié, etc... ».

Ouf ! Réponse du journaliste de service : « Vous mettez dans le même sac (un sac énorme, votre énumération, à la lecture, semble jouissive) racisme et homosexualité. Il y a au moins une différence : le racisme est de la haine, l'homosexualité de l'amour. De l'amour interdit par Dieu, direz-vous ? Mais je connais au moins un raciste qui vous dirait que l'amour avec un Noir ou un Arabe est interdit par Dieu. Et si nous partions du principe que l'amour ne soit JAMAIS interdit, comme ça, pour voir ? *Les sociétés occidentales, peut-être mondiales, sont des sociétés homosexuelles refoulées*. Je crois qu'il faut arrêter de travailler à ce refoulement. Lorsque l'homosexualité est dite, elle est condamnée, opprimée, méprisée. Lorsqu'elle n'est pas dite, son refoulement opprime les femmes ».

Mais tout vous paraîtra sans doute plus clair si je vous révèle que ce lecteur mécontent s'appelle... Monsieur Lanoix.

Une noix d'honneur.

Esculaperies.

Un chercheur, ça cherche, ça cherche énormément..., mais quand il tourne en rond, il me « sèche les figes », comme on dit sur la Canebière.

« France-Soir » éprouve le besoin de nous entretenir une fois de plus de cette vieille querelle entre les tenants de l'inné et ceux de l'acquis en titrant : « Une théorie nouvelle (*tu parles !*) des chercheurs américains : l'homosexualité serait déterminée à la naissance ». Et Véronique Duclos d'embrayer en nous faisant part des états d'âme du « Kinsey Institute for Sex Research » ainsi que de journalistes, psycho et sociologues dont je vous épargne la liste de noms qui s'éternuent. Selon ces messieurs-dames, l'homo n'aurait rien à voir avec l'enfance et

(3) « La bêtise humaine est ce qui donne le mieux l'idée de l'infini », a dit quelqu'un.

l'arrière-plan familial n'exercerait qu'une influence minime sur une éventuelle préférence sexuelle (affirmations corroborées par sondages ; bien entendu). Prudemment, les auteurs précisent : « Nous ne prétendons pas posséder une réponse définitive, nous croyons seulement que le rôle des parents sur les préférences sexuelles de leurs enfants est grossièrement exagéré ».

Naturellement, les chers confrères, partisans convaincus d'un *acquis* dont ils ont fait leur gagne-pain, tirent à boulets rouges contre ces empêcheurs de séances de psychanalyse à 30 dollars l'heure (presque aussi cher que la minute télé de Michel Polac). « Le caractère inné de l'homosexualité est une notion qui ne me plaît pas, grogne le Dr Jacques Waynberg. Seulement 29 à 30 % des homos le sont véritablement « de cœur ». Les autres le sont devenus par nécessité (*re-sic*) ou par accident (? !) ». Et le Dr Gilbert Tordjman de renchérir : « L'homosexualité n'est pas une hérédité. Elle se développe dans le vécu infantile dont le facteur principal est la constellation familiale. »

Mais oui, mes bons apôtres... L'ennuyeux, c'est que ni les uns, ni les autres n'apportent le début du commencement d'une preuve scientifiquement démontrée. Nous restons donc gros Jean comme devant.

Une autre histoire qui sent mauvais les gros sous est celle des « poppers », gauchement parlant le nitrite d'amyle, à l'action soi-disant aphrodisiaque vendu dans tous les sex-shops de bonne réputation. Après la saisie, par la police de Toulouse (*pourquoi Toulouse et Toulouse seulement ? Mystère et hyalomiel !*), de tous les stocks de la ville pour examen en labo, le Dr Patrick Legeron, fait honnêtement le point dans « Le Quotidien du Médecin ». « On estime à 5 millions le nombre d'Américains qui reniflent régulièrement leur petit flacon, certains avouant ne plus pouvoir s'en passer lors de leurs rapports sexuels et la plupart étant homosexuels. » Les policiers français ont agi dans le cadre de la lutte contre la toxicomanie. Outre-Atlantique, l'affaire se solda par un non-lieu malgré les risques d'effets toxiques, hématologiques, pulmonaires, cardiovasculaires et même cancérogènes (risques qui n'ont, paraît-il, jamais pu être formellement prouvés). A ce sujet, le Dr Legeron rapporte fort opportunément que le chiffre d'affaires annuel de la vente des poppers s'élève à 50 millions de dollars (300 millions de nos francs), qu'il est en constante progression et que le produit vendu 60 F en France revient à 50 cents (3 F) au fabricant, flacon compris !

C'est évidemment plus coûteux que la veuve Poignet.

« France-Soir », qui fait dans le sensationnel, n'hésite pas à titrer : « Un mal mystérieux menace les homosexuels », titre corroboré par la très sérieuse « Dépêche du Midi » : « Les homosexuels victimes d'infections graves ». Chaque semaine, six nouveaux cas sont dépistés aux États-Unis et de nombreux décès ont été enregistrés. Mais les États-Unis, nous le savons depuis « Roy », est le Sodome de toutes les turpitudes. Or voici que le ou les virus viennent de se payer le voyage en traversant l'Atlantique...

« Un malade français arrivant de New York est actuellement soigné à l'hôpital Claude-Bernard. Cet homme, d'une trentaine d'années, s'était présenté, au printemps dernier, à l'hôpital avec une perte de poids, une fièvre traînante et une toux. En quelques semaines, une série de terribles infections l'ont ravagé. Il est maintenant atteint d'une pneumo-cystis Carinii, d'une hépatite virale, d'un abcès cérébral avec hémiplegie régressive, d'une tuberculose aigüe, d'herpès ainsi que du terrible sarcome de Kaposi, un cancer de la peau particulièrement fréquent chez les Noirs africains. En accusation : le nitrite d'amyle ! »

Cousins, un conseil gratuit : avivez votre plaisir par l'amour ou par tout autre sentiment sain et gratuit plutôt que par cette saleté chimique.

Le sexe doit avoir de l'imagination.

Pierre Desgraupes nous a mis lui-même en garde, lors d'une de ses émissions médicales consacrée aux maladies vénériennes autrefois dites honteuses, en rappelant ou plutôt en faisant rappeler par des sommités que « les homosexuels constituent un groupe à haut risque du fait de leurs rapports sexuels multiples et changeants » : syphilis (vérole), gonorrhée (pisse-chaude) mais aussi mycoses, prostatite, et, pour les femmes, métrite, salpingite avec leurs séquelles plus ou moins graves. Outre les précautions préventives, tous ceux d'entre nous qui courent encore le gueux devraient avoir recours à des examens réguliers et systématiques après chaque rapport douteux, notamment analyse du sang (VDRL-Bordet-Wasserman).

Autre maladie qui peut être d'origine sexuelle et qui ne nous épargne guère : l'hépatite B, souvent mortelle. Sur ce point au moins, une bonne nouvelle, la mise au point d'un vaccin français — le premier au monde — efficace à 92,3 %. « Science et Vie » n° 761 le recommande « à tous ceux dont l'activité transaminasique est élevée et toutes personnes aux activités sexuelles hasardeuses et particulièrement les homosexuels ».

Pan, dans les dents... enfin, quand je dis « les dents »...

Pour nous remettre de toutes ces émotions, sachez, cousins, que « les féministes américaines, soucieuses d'en finir avec le pouvoir mâle, réclament le droit d'être fécondées *in vitro* par du sperme d'homosexuels mâles ». C'est la revue « Inexpliqué » n° 2 qui nous l'apprend.

Cocorico ! Quelle revanche !

Aux jardins de Themis.

Un meurtre par indifférence : « Patrick Guillaumot, 26 ans, n'était pas homosexuel, rappelle l'avocat général, il en avait même assez des assiduités d'un retraité de 75 ans » (Périgueux – Journal « Sud-Ouest »). Donc il le tue. C'est tout simple. Et il le vole. Avec la complicité d'Alain Gaudin, 28 ans, autre paumé. Seize ans de réclusion au criminel, dix ans pour son mauvais génie.

Flandre orientale : « Jozef Meirte est accusé de crime crapuleux sur la personne d'un partenaire homosexuel. Débats à huis clos à la demande de la défense. Verdict : 15 ans de travaux forcés » (« Le Soir », journal belge).

Prison pour le trio sauvage : « Jean-René Lauret, 19 ans, Alain Senant, 19 ans, tous deux commandos marine, et Jean-Luc Baudroux, 22 ans, ont franchi les limites de l'odieux en exerçant des sévices sur un homme de 45 ans, doux et pacifique, dont le seul tort était d'être homosexuel... et qui en perdit son emploi » (« Le Télégramme de Brest »). Le substitut dira : « Une véritable ratonnade d'une sauvagerie sans nom. Une débauche de coups qui laisse transparaître la violence à l'égard des homosexuels ». La défense, une avocate, répliquera : « Tant qu'il y aura des homosexuels dans les ports, il y aura des marins JUSTICIERS » !!! (« La Liberté du Morbihan »). Le Tribunal a opté pour 3 ans de prison dont 2 avec sursis et mise à l'épreuve pendant 3 ans ainsi qu'une somme de 20 000 F à verser solidairement à la victime.

Toujours la violence : José Guérout et Rachid Héna, 18 ans, avec Thierry Rivière, 19 ans, ont carrément fait voler en éclats la porte d'un appartement situé au centre de Rouen et s'en sont pris à un jeune couple : « Durant trois heures eurent lieu des scènes de cruauté et de sadisme. Le mari fut battu et sa femme, entraînée dans la salle de bains, violée. Les agresseurs, abandonnant leur victime, retournèrent de nouveau vers l'homme qui, torturé à l'aide d'un couteau et d'aiguilles, dut se

plier à leurs exigences sexuelles » (« Havre Libre » – « Normandie Nouvelles »). Est-il besoin d'ajouter qu'ils ont vidé l'appartement de toutes les valeurs qu'il contenait ? Rappelons, pour information, que le viol accompagné de tortures ou d'actes de barbarie constitue un crime particulièrement aggravé puisqu'il encourt la réclusion criminelle à perpétuité (la peine capitale n'existant plus). C'est, ni plus ni moins, se ravalier au rang des tortionnaires de tout poil, la cupidité en plus.

En avoir ou pas : « Mais le gros morceau difficile à avaler a été dû à un petit jeune homme de 21 ans à peine dont la réputation de garçon calme n'est plus à faire dans la région de Saint-Germain-Lembron » (« La Montagne »). Un garçon tellement doux et calme, en effet, que lorsqu'il va faire son petit pipi et qu'il est sollicité par un autre jeune homme « sexuellement agressif » (? !), il y voit rouge et il frappe, il frappe... à tel point que « cet acharnement valut une perte de connaissance, un traumatisme crânien et une incapacité totale de 96 jours à l'AGRESSEUR NOCTURNE (qui, en passant, n'en était pas à son coup d'essai) ». Cousins, ne vous frottez pas les parpelles. Ce n'est pas le doux et bon jeune homme (dont on nous tait pudiquement le nom bien qu'il soit largement majeur aux yeux de la loi) qui est qualifié d'agresseur mais bien l'odieux et pervers individu qui a osé montrer sa quèque... et a reçu les coups. Bravo, monsieur le journaliste de « La Montagne ». Ce n'est même plus de la partialité, c'est de l'ostracisme à notre égard.

Quoiqu'il en soit, le Tribunal a compté les poings au cogneur : 3 mois avec sursis (ce qui n'est pas cher) et indemnité provisionnelle de 3 000 F à celui qu'il faut bien se décider à appeler par son nom : la victime, en attendant une expertise médicale approfondie.

Les nôtres aussi :

NÎMES : arrestation d'un adolescent violeur de 16 ans qui, ayant attiré dans la garrigue un garçon de 8 ans, abusa de lui (« La Dépêche du Midi »).

ROUEN : « Alors que les sous-bois sentaient bon le printemps, Robert B., vagabond de 47 ans, avait entraîné dans la forêt quatre garçonnets de 7 à 10 ans et se livra à des contacts sexuels sur ses petits compagnons. Il vient d'être retrouvé et placé sous mandat de dépôt (« Paris-Normandie »).

FOIX : 18 mois de prison ferme pour le curé d'Aston (Ariège) accusé d'attentat à la pudeur sur mineur de 15 ans (« La Dépêche du Midi »).

BOURG : « Jean-Michel C., accusé d'attentats à la pudeur sans violence sur mineurs de moins de 15 ans et outrage public à la pudeur a été condamné, à huis clos, à un an de prison ferme (« Le Progrès »).

PARIS : Jean-Dominique B., enseignant, a été écroué pour attentats à la pudeur sans violence sur cinq mineurs qu'il avait accompagnés en Angleterre (« Libération »).

COLMAR : « La Cour d'Appel de Colmar vient de confirmer les quatre mois de suspension infligés par le conseil de l'ordre du barreau de Strasbourg à l'encontre de M^e Joseph R. pour avoir tenu, en son étude, une conférence de presse dans le plus simple appareil et avoir publié une affiche et une plaquette électorale où il apparaissait de même (« La Dépêche du Midi »).

Après tout, la Vérité ne sort-elle pas d'un puits toute nue ?

Ballets bleus en tous genres.

— D'après « Le Havre-Presse » et « Paris-Normandie », l'éducateur S. Sacher, déjà compromis dans l'affaire des ballets bleus d'un foyer pour garçons, à Fécamp, et qui avait disparu, serait au nombre des personnes arrêtées à la suite d'une affaire de ballets bleus et de prostitution infantine au Foyer Saint-Michel. Circonstances aggravantes : ces garçons mineurs étaient tous des « cas sociaux » soumis à l'autorité dont il avait été malencontreusement investi et particulièrement vulnérables.

— Quatre ans requis contre Jean-Marie Dhumé, inculpé d'attentats à la pudeur sans violence sur mineurs de 15 ans, aux assises de Bobigny (« Libération »). Jacques Dugué, entraîneur sportif et... autres jeux interdits : 6 ans de réclusion (« Le Havre-Presse »).

— Un restaurateur de Commentry (Allier), qui organisait dans son établissement, « Le Bouff-Tard », des ballets bleus, a été inculpé de détournement de mineurs et incitation à la débauche et écroué à la maison d'arrêt de Montluçon.

— A Colmar, enfin, ville autrefois tranquille, une grave affaire de ballets bleus a mis toute l'Alsace en émoi si j'en juge

par le nombre de coupures de presse émanant des deux grands quotidiens régionaux « L'Alsace » et « Les Dernières Nouvelles ». D'après ce dernier journal, « une dizaine d'adolescents de 14 à 16 ans étaient loués à des messieurs fortunés dans l'arrière-boutique d'un bureau de tabac » faisant office de sex-shop et de ciné porno. D'après Robert Koch, de « L'Alsace », de jeunes lycéens étaient rétribués pour leur participation. Les deux entremetteurs principaux de ce réseau ont été inculpés de proxénétisme ou tentative de proxénétisme aggravé d'incitation de mineurs à la débauche et attentats à la pudeur sur mineurs de moins de 15 ans. Selon le journaliste Michel Thévenin, à quelques mois près, il n'y avait plus d'infractions. Ce qui me paraît fort douteux... mais je ne suis pas juriste.

A ce sujet, les deux délégués alsaciens d'Arcadie protestent contre les excès de la presse dans leur bulletin. « Le journal « Dernières Nouvelles » a même publié la photo de la maison d'une de ces personnes (accusées). Incroyable ! Un véritable appel au lynchage. Les actes reprochés, tout aussi répréhensibles qu'ils soient aux yeux de la loi, ne permettent pas un tel déchaînement de passions malsaines et excessives ».

Ces deux jeunes délégués, très actifs, organisent, avec d'autres arcadiens, une grande exposition-débat, au « Maillon » de Strasbourg avec animation, théâtre, vidéo, sur le thème « Certains tabous ». Les 14 et 15 avril, débats sur les aspects juridiques et sociaux avec le sénateur Caillavet, M^e Gury, etc..., aspects scientifiques et humains avec J.-P. Aron, Elula Perrin, j'en passe et non des moindres. Du 29 mars au 17 avril : Exposition. Le 4 avril : assemblée générale avec André Baudry. Voilà de la bonne décentralisation ! Vous êtes tous conviés. Renseignements auprès de Didier Schleiffer, 25, avenue de Paris, 68000 Colmar.

Et in Arcadia ego !

JEAN-PIERRE MAURICE.

« L'HOMOSEXUALITÉ ET LE POINT DE VUE SCIENTIFIQUE » (1)

par PIERRE FONTANIE.

Les théories endocriniennes.

Les théories endocriniennes peuvent-elles expliquer l'origine de l'homosexualité ?

Ces théories endocriniennes ont été formulées à de nombreuses reprises. C'est le propre de l'esprit humain que de se lancer à la recherche des causes. Déjà, au XIII^e siècle, l'écrivain maghrébin Ahmad Al-Tifachi citait une théorie « scientifique » sur l'« inversion » due au médecin Ar-Razi (IX^e, X^e siècle), qui l'attribuait à un déséquilibre, lors de la conception du fœtus, entre le liquide du mâle et le liquide de la femme (Arcadie 267, mars 1976, p. 182-187).

Avant d'aborder la question du rapport ŒSTROGÈNES-ANDROGÈNES (les hormones œstrogènes les plus importantes sont la folliculine et l'œstradiol), examinons celles de l'HYPOTHALAMUS.

L'hypothalamus est une petite région du cerveau toute proche de la glande hypophyse. Il forme avec l'hypophyse un ensemble à fonction neuro-endocrinienne. L'hypothalamus du mâle fonctionne de façon continue, régulière, autrement dit tonique. Il stimule l'hypophyse en permanence. C'est dans les premiers jours de la vie que l'imprégnation de l'hypothalamus mâle par l'hormone mâle crée une initiation hormonale de comportement dont les effets deviennent visibles à l'âge adulte. Si on crée un obstacle à cette imprégnation, par exemple en administrant un anti-testostéronique comme l'acétate de cyprotérone (la testostérone est une hormone mâle sécrétée par les testicules), la « déféminisation du comportement » ne se

(1) Voir Arcadie, n° 338.

POINT DE VUE SCIENTIFIQUE

produira pas et le comportement sexuel du mâle sera passif et de type féminin.

Au contraire, la biologie sexuelle femelle, rythmée par la ponte ovulaire, est caractérisée par son aspect cyclique. L'hypothalamus femelle présente la particularité de pouvoir différencier ses réponses en fonction de la quantité d'œstradiol présente dans le sang.

Compte tenu du rôle joué par l'hypothalamus, des « médecins » et des « chirurgiens » ont prétendu éliminer les pulsions homosexuelles de leur patient.

On a préconisé l'emploi de l'acétate de cyprotérone (à la dose moyenne de 100 mg per os par jour) ou une délicate intervention « chirurgicale » sur l'hypothalamus, notamment lorsqu'il s'agissait de délinquants sexuels, comme si Esculape devait voler au secours de Thémis (il en coûtait dans les 3 000 marks, au bas mot 450 000 centimes, selon Arcadie 222, juin 1972, p. 293).

Si la « castration chimique » et la prise de substances agissant sur les androgènes sont momentanées (dès l'arrêt du traitement, la testostérone plasmatique remonte à son chiffre normal, la libido reprend, puisqu'il s'agit d'une inhibition réversible), les effets de l'hypothalamie sont durables. Le « neuro-chirurgien » allemand, de Gottingen (R.F.A. Basse Saxe), Fritz-Douglas Roeder, qui officie depuis 1955, a publié en 1972 l'étude d'une série de cas modifiés par cette « opération ». D'après « Dialogue Men's » n° 26 (avril 1978), p. 42, l'éminent praticien serait « particulièrement friand des pédophiles, homosexuels, exhibitionnistes et gauchistes récalcitrants » (sic). Le but est de détruire par électro-coagulation la partie de l'hypothalamus responsable de la rupture d'équilibre qui s'est, assure-t-on, produite dans le centre du comportement sexuel, rupture se traduisant par la raréfaction des hormones mâles au profit des hormones femelles.

Les déclarations de Fritz Douglas Roeder étaient, à l'époque, foncièrement agressives, ce qui arrive souvent lorsque les sujets de la pédophilie et de la pédérastie sont débattus : « Que les vieux invertis s'amuse entre eux, c'est leur affaire, mais qu'ils tentent d'attirer nos garçons dans leurs rangs et dans leur lit, eh bien non ! Malades ou non, ceux-là sont nuisibles. C'est ceux là que l'hypothalamie concerne ». Roeder a un ancien élève qui pratique à Hambourg, Herr Doktor Dieter Muller. En 1978, Roeder continuait toujours son action en travaillant de concert avec un certain Gert Dieckmann « neurochirurgien ».

De même, aux États-Unis d'Amérique du Nord, Robert Heath, psychiatre américain, a prétendument « rétabli » les relations sexuelles de Frank Simmons, un homosexuel de couleur.

De telles méthodes ont été vivement et justement contestées par les spécialistes et, notamment, par des spécislistes de Paris.

Une vision globale, structurelle du cerveau doit remplacer ce point de vue analytique, atomistique. Prétendre « guérir » un homosexuel par électro-coagulation, c'est de la véritable boucherie, et une boucherie qui s'exerce aux dépens de l'ensemble. On n'a pas suffisamment étudié les effets secondaires de l'opération, effets secondaires redoutables, parce qu'une simple erreur provoque ou risque de provoquer des dégâts considérables, tels que troubles de la mémoire ou de la vision.

Il y a de multiples échecs. Ils sont la conséquence des hypothèses de départ, peu rigoureuses. Elles résultent de la transposition de l'expérimentation animale au domaine humain. L'extrapolation doit être faite avec une infinie prudence. Car, chez l'homme, le système nerveux s'affranchit de la tutelle hormonale, « en raison de l'interférence d'...éléments d'ordre psychologique qui concourent à la manifestation de tout comportement humain » (Le Monde du jeudi 15 mai 1980, p. 29). Conclure à une différence de l'hypothalamus entre homosexuels et hétérosexuels n'explique pas, par exemple, pourquoi des femmes convenablement imprégnées d'œstrogènes dans leur hypothalamus, avant leur naissance, puis élevées dans la féminité par leurs parents et ancrées dans cette condition féminine par leurs enfants et leur mari, peuvent soudain... se découvrir citoyennes de Lesbos, sans quitter leur pays ! L'hypothalamie rappelle la trop fameuse lobotomie préfrontale, de sinistre mémoire, qui n'a jamais apporté un remède aux psychoses aiguës, en dépit de l'importance de la mutilation.

Même lorsqu'il s'agit de criminels et de délinquants, l'hypothalamie n'est pas fondée : statistiquement, la relation entre la puissance sexuelle et la propension à commettre un crime sexuel n'est nullement prouvée.

En tout cas, elle constitue une atteinte intolérable et inadmissible à la dignité de l'homme, sans parler du doute qui s'attache au caractère « volontaire » de l'expérience. « On commence par rogner le cerveau pour guérir l'homosexualité, ensuite on opère les ivrognes, puis les maris infidèles, les mauvais contribuables et les chauffards... Et c'est Hitler qui

ressuscite « Arcadie 222, juin 1972, p. 293). L'U.R.S.S. et certaines dictatures latino-américaines nous ont donné la triste habitude de l'utilisation de la médecine à des fins répressives.

C'est bel et bien un traitement barbare et inhumain. Lombroso (1835-1909) avait, lui aussi, tenté, vainement, de réduire le « tribadisme » (homosexualité féminine) dans les asiles où il l'avait observé par des interventions radicales (cautérisation clitoridienne). Les pratiques recommençaient peu après. On voit que, depuis, les modernes ont fait de terribles progrès ! Au xx^e siècle... on « soigne »... comme on fait la guerre !

Le rapport ŒSTROGÈNES-ANDROGÈNES est donc au centre des théories endocriniennes.

Certains auteurs ayant mis en évidence chez quelques homosexuels masculins une déficience des androgènes (androgène, substance provoquant le développement sexuel des mâles) ou une augmentation du rapport œstrogènes/androgènes (œstrogène, substance qui provoque l'œstrus ou modification de la muqueuse de l'utérus, permettant la fixation de l'œuf fécondé), plusieurs spécialistes ont voulu y déceler la cause de l'homosexualité.

Les premières recherches ont été entreprises sur des animaux.

Le journal L'EXPRESS rapporte, dans le numéro des 4-10 juillet 1966 (n° 785, p. 68), que le Dr Seymour Levine, de l'Université de Stanford a rendu homosexuel le comportement de certains rats, en supprimant chez les mâles, pendant les quatre jours suivant la naissance, l'apport d'hormones mâles, et en injectant cette hormone aux femelles... L'expérimentation fut appliquée avec le même succès à des cobayes, puis à des singes (Arcadie 157, janvier 1967, p. 15). Toutefois, « les résultats sont moins nets au fur et à mesure que l'on s'élève dans l'échelle phylogénétique, c'est-à-dire que l'on passe d'espèces moins évoluées à des espèces plus évoluées » (article de « science et vie » n° 758).

Des expériences menées en 1970 au CLINICAL ENDOCRINOLOGY UNIT d'EDIMBOURG par la professeur J. A. Loraine (le British Medical Journal les a relatées : Br. Med. J. 4 : 406-408, 1970) tendraient à établir que le taux de *testostérone* dans l'urine (hormone mâle sécrétée par les testicules — androgènes — et qui appartient au groupe des stéroïdes) serait *plus bas* chez les *homosexuels masculins* que chez les hétérosexuels et, inversement, qu'il serait *plus élevé* chez les lesbiennes (Arcadie 221, mai 1972, p. 252-253). Arcadie 223-224, juillet-

août 1972, p. 334, cite « Médecine et Hygiène » du 13.1.1972 : « si les taux de testostérone des homosexuels accidentels, occasionnels fréquents sont normaux (775, 681 et 569 ng/100 ml), ceux des homosexuels quasi-exclusifs ou exclusifs sont significativement abaissés (372 et 264 ng/100 ml) »).

En 1971, l'endocrinologue Sidney Margolèse (un américain) confirme ce que dit Loraine en attribuant les causes de l'homosexualité à un déséquilibre hormonal (Arcadie 244, avril 1974, p. 190, « Nouvelles d'Italie »). Toujours la même année (1971), et à partir d'une population de 30 étudiants homosexuels masculins, Kolodny prétend que, sur les sujets de classe 5 et 6 de Kinsey (homosexuels presque exclusifs ou homosexuels exclusifs), on a noté une *oligospermie* et une diminution de la mobilité des spermatozoïdes, associées à une diminution du taux de testostérone plasmatique (Le Dr. Jacques Waynberg, le 6 juillet 1974 — voir Arcadie 258, juin 1975, p. 303 — se réfère à l'article de R. C. Kolodny et al. : « Plasma testosterone and semen analysis in male homosexuals », N. Engl. J. Med. 285 : 1170-1174, 1971) (*Oligospermie* est un mot qui vient du grec *oligos*, très peu nombreux, et du grec *sperma*, semence).

Cependant ces exemples n'ont pas de valeur significative en raison du trop petit nombre de cas. Comment J. A. Loraine d'Édimbourg a-t-il pu tirer des conclusions sur l'origine endocrinienne du comportement homosexuel en se fondant sur les résultats de dosages urinaires de la testostérone pratiqués sur... trois homosexuels et quatre lesbiennes ? Et encore n'évoquons-nous pas les hasards et les difficultés propres aux dosages biologiques eux-mêmes !

Des médecins disent aussi que *ce qui est présenté comme une cause de l'homosexualité pourrait en être la conséquence*. Suivant le professeur Henri-Pierre Klotz, cité par la revue Temps Nouveaux, l'abaissement de la testostérone urinaire et plasmatique n'est pas la cause de l'homosexualité, mais la conséquence de l'orientation psycho-affective et psycho-sexuelle; ceci étant dû au fait que l'hypothalamus, centre intégrateur des affects, est aussi le centre régulateur de l'activité de l'axe LH RH — LH — Testostérone.

De plus, il y a, certes, des homosexuels qui sont hypogonadiques, mais d'autres sont normogonadiques et même *HYPERGONADIQUES* (sécrétions hautes d'hormones masculines) et il y a des filles androgénisées, sans avoir vraiment des signes extérieurs d'intersexualité, qui ne sont pas

pour autant des homosexuelles (Mme Odette Thibault : « Le Regard des Autres », éditions Arcadie, 1979, p. 60-6).

Il est tout de même troublant que les *tentatives de traitement hormonal des homophiles n'aient donné aucun résultat* quant à l'orientation sexuelle fondamentale de l'individu. S'il arrive que la libido s'en trouve renforcée, elle ne serait jamais inversée, dans le sens hétérosexuel (Professeur H. P. Klotz cité par la revue « Temps Nouveaux »).

Le Dr Louis Renkin écrit dans « l'homosexualité vue par les homosexuels » (éditions C.C.L. Infor-homosexualité, 1974) : « On pourrait attendre que les états qui comportent, chez le mâle, une diminution des androgènes, tels que le climatère, l'eunuchoïdisme, l'eunuchisme, soient souvent associés à l'homosexualité. *Ceci n'est pas le cas*. Une modification artificielle du rapport des 2 types d'hormones sexuelles, dans le traitement du carcinome de la prostate, d'une généralisation d'un cancer du sein, de tumeurs virilisantes des surrénales par exemple ne change en rien l'orientation sexuelle des patients ainsi traités ».

Jusqu'à présent, les dosages endocriniens n'ont rien apporté qui explique valablement les choix homosexuels ou bisexuels et les cas étudiés demeurent sujets à caution en raison de « la très grande variabilité des réponses hormonales, même à l'état normal » (Article de « Science et Vie », n° 758).

Enfin, chez l'adulte, le système nerveux s'affranchit beaucoup de la tutelle hormonale : l'équilibre hormonal assure le maintien de la morphologie génitale, mais il ne joue plus un grand rôle dans la libido et le comportement sexuel. Arcadie, n° 252, décembre 1974, p. 547-548 signale que « les recherches effectuées par John Money en collaboration avec les Drs John et Joan Hampson, sur les enfants humains hermaphrodites ont donné des résultats surprenants. Les enfants étudiés manifestaient une ambivalence sexuelle, c'est-à-dire qu'ils pouvaient présenter les caractères sexuels secondaires masculins et posséder en même temps les hormones féminines et vice versa... *Leurs identités et rôles sexuels étaient en harmonie avec la manière dont ils avaient été élevés*, MÊME SI C'ÉTAIT EN CONTRADICTION AVEC LEUR SEXE CHROMOSOMIQUE, GONADIQUE ET HORMONAL, et aussi avec leurs organes génitaux internes ou externes ».

Toutes ces difficultés ont conduit les défenseurs des théories endocriniennes à des innovations. Le professeur Klotz a même déclaré, lors d'un débat organisé par le salon du Médecin et la revue Impact, qu'il croyait avoir découvert la cause de

l'homosexualité : *trouble de l'imprégnation hormonale du cerveau vers le troisième mois* (revue « 3 Millions » n° 5, mai-juin 1979, p. 21). En effet, l'échec de traitement par testostérone des homosexuels conforte le sentiment que l'orientation sexuelle des centres nerveux est définitive à l'âge adulte et qu'ELLE A ÉTÉ ACQUISE « lors de poussées hormonales pré ou post-natales et du conditionnement psychologique de la petite enfance » (*Le Monde* du 8 novembre 1978). Ces poussées, l'importance a pu en être mesurée par le savant de la Deutsche Demokratische Republik, Gunter Dörner. Il y a quelques années, au congrès international de SEXOLOGIE qui s'était tenu à Montréal, celui-ci avait donné un aperçu de ses recherches sur l'influence respective des hormones mâles et femelles dans le développement du cerveau du fœtus (*Arcadie*, n° 282, juin 1977, p. 337). Gunter Dörner a également étudié le *liquide amniotique* dans lequel baigne le fœtus humain, et il caresse l'espoir de détecter et de prévenir l'HOMOSEXUALITÉ AVANT LA NAISSANCE, en administrant des hormones mâles « aux fœtus génétiquement mâles chez lesquels une déficience androgénique serait observée » ! Espoir qui a un goût amer de déjà entendu... « du côté de la médecine officielle soviétique » (« Diff. Eros n° 3, septembre-octobre 1977, p. 25).

Dans « Science et Vie », n° 758, de novembre 1980, le Dr Jacqueline Renaud (dont le texte a été reproduit, en partie, dans « Biba », n° 10, de décembre 1980) a remarquablement bien exposé les étapes de la recherche actuelle : elle a mis en évidence — de façon certaine chez l'animal (castration du mâle et injection de testostérone, hormone mâle, à la femelle), de façon probable chez l'être humain — que le *seuil de déclenchement de certains comportements dépendrait de l'action des hormones sexuelles sur le cerveau*. En contrepartie, la *sensibilité du cerveau à cette action hormonale varie, selon qu'il s'agit d'un sujet mâle ou d'un sujet femelle...* « dernière découverte et non des moindres : le sexe du cerveau n'est pas obligatoirement conforme au sexe anatomique. Des expériences faites sur des animaux de laboratoire, en particulier sur des rats, ont montré que cette réactivité de type mâle ou femelle s'établissait de façon définitive au cours d'une très petite période de développement de l'animal : les deux ou trois premiers jours de sa vie fœtale chez le singe. Pendant ce court laps de temps, le cerveau est irrémédiablement estampillé mâle ou femelle et le comportement va s'en trouver profondément marqué » (*Arcadie*, n° 327, mars 1981, « Nouvelles de France, p. 163)...

La Gai Pied de janvier 1980 cite, quant à lui, le Quotidien du

Médecin (7, avenue de la République, 75011 Paris, tél. : 355.44.18), d'octobre 1979, selon lequel le surmenage provoque une chute du taux d'hormones mâles dans le sang de la mère en période de grossesse (la preuve serait fournie par l'observation de la rate). Cela expliquerait « la plus forte proportion d'homosexuels observés dans la descendance des femmes ayant travaillé pendant et après la guerre dans les usines d'armement et à la reconstruction du pays ».

Mais peut-être les Christophe Colomb de la théorie endocrinienne auraient-ils intérêt à mieux apprécier les objections déjà présentées dans les pages qui précèdent... à se pencher sur les cas d'homosexuels qui deviennent hétérosexuels au cours de leur vie, et vice versa... à apporter des preuves plus substantielles (il ne peut être question de faire des expériences similaires sur l'être humain ou de se contenter des accidents ou des incidents physiologiques qui permettent les observations les plus significatives). Ils pourraient encore méditer un travail de Yalom auquel le Dr Waynberg faisait allusion, le 6 juillet 1974. Yalom a étudié deux groupes de garçons, âgés de 6 à 16 ans. Ils étaient nés de mères diabétiques à qui on avait administré des traitements CESTRO-PROGESTATIFS pour maintenir la grossesse. « Les commentaires sont décevants, bien que l'exposition des fœtus masculins aux hormones femelles durant la vie intra-utérine ait eu un certain effet retard sur leur développement psycho-sexuel pré-pubertaire ». (*Arcadie*, n° 258, juin 1975, p. 306).

Et s'il fallait conclure comme le professeur Albeaux-Fernet dans *Le Monde*, du 7 mai 1974 : « l'homosexualité n'a aucune base endocrinienne » ? Alors, n'en doutons pas, les fanatiques des « causes » se tourneraient vers les explications psychologiques...

(à suivre)

PIERRE FONTANIÉ.

LA PROSTITUTION ANTIPHYSIQUE,

de FRANÇOIS CARLIER.

PRÉCÉDÉE DE LA PÉDÉRASTIE

d'AMBROISE TARDIEU.

J'avais eu l'occasion de dire, déjà, au Club, il y a quelque trois ans bientôt, les difficultés de la critique littéraire. A la simple difficulté matérielle qui consiste (non dans la lecture, encore que pour certains textes, c'en soit une, quasi-dirimante) à tout lire d'un ouvrage proposé; à bien s'en imprégner, à se persuader de ce que l'auteur a voulu faire (les faux-sens sont si traîtres!); à cette première difficulté donc — qui est, aussi bien, celle de tout lecteur attentif — s'ajoute celle, combien plus pernicieuse, de rendre compte le plus objectivement possible (voir ci-dessus) d'une réception éminemment subjective. Goûts, influences, parti-pris, ne devraient pas entrer en ligne de compte, certes; aussi s'en convainc-on à l'élaboration de chaque nouveau compte rendu.

Puis surgit le fantôme de l'hypothétique lecteur, celui qui lira la chronique, qui en tiendra compte ou la négligera, et qui acquerra ou non le livre dont il est question. Enfin, et c'est bien lui qui, à terme, a raison, ce lecteur jugera au nom de son goût et l'œuvre, et le compte rendu (et l'auteur, et le critique, de surcroît). Et il arrivera que tel sera — ou ne sera pas — (toujours, jamais, parfois, souvent... Rayez les mentions inutiles, S.V.P.) d'accord avec son guide. Il arrivera même qu'il le lui fasse savoir. Il arrivera aussi (le cas est fréquent) que l'auteur du livre se manifeste... Tout cela serait paralysant; mais une remarque (même encourageante) ne peut être que roborative, mais seule l'action réfléchie est positive; tout bien pesé et tout bien pensé, « le critique affermi prend sa plume et s'élance... », même s'il n'a pas l'habitude de s'exprimer en alexandrins.

*

Au moins nos lecteurs ne pourront guère apprécier différemment que nous — espérons-le — les deux textes que les Éditions du Sycomore (1) ont eu l'heureuse idée de republier et qui ne sont pas tout à fait inédits — ou inouïs — pour les Arcadiens. Au Congrès de 1979 en effet, J. P. Aron en avait longuement cité des passages fort bien choisis, et en avait illustré son propos (2). Aujourd'hui ces textes nous sont aisément accessibles, et ce qui frappe, c'est la réprobation morale violemment exprimée par des hommes dont la fonction aurait dû tempérer le jugement.

Ainsi, tout au long de ses observations sur *la Pédérastie* (1^{re} édition : 1857), Ambroise Tardieu, Professeur de Médecine et membre du Comité consultatif d'Hygiène publique, surmonte-t-il avec peine « son dégoût » pour évoquer « les infâmies ». Mais s'il rend compte de 251 observations (3), qui lui permettent d'affirmer que l'anus, le pénis, la bouche des homosexuels portent des signes évidents qui permettent de révéler leurs mœurs (!), et bien qu'il prenne la précaution de remarquer que parfois *aucun* des signes ci-dessus indiqués ne se trouve chez tel individu, il semble, aux yeux des scientifiques contemporains, que son échantillon soit fort réduit (on récuserait des sondages modernes sur des nombres si petits) et que, surtout, une expérience *a contrario* eût été indispensable pour que d'indéniables conclusions en fussent tirées : à savoir, sur un même nombre de sujets hétérosexuels, combien présenteraient des signes aussi marqués que les « pédérastes » (comme Tardieu s'obstine à les nommer) ? En aurait-il pu conclure que nombre d'hommes non invertis avaient (ou avaient eu) des expériences homosexuelles ? Ou que les prétendues preuves physiques n'en étaient pas ? Ses belles certitudes n'en auraient-elles pas été quelque peu troublées ? N'aurait-il pas dû alors, en conscience, nuancer, tempérer, minimiser, s'interdire ses jugements outrés, méprisants, dégoûtés ? N'aurait-il pas dû rester en sa place et son rôle de médecin, et non s'arroger un droit de juge moral, inquisiteur et implacable ?

Devons-nous, de nos jours, espérer qu'il n'y a plus de médecins de cette espèce ? Hélas !

*

Le Chef de la brigade des mœurs à la Préfecture de Police de Paris (de 1850 à 1870), François Calier, lui, procède autrement. Ses fonctions d'abord, son style ensuite (beaucoup moins pesant),

(1) Préface de Dominique Fernandez — collection : « la Boîte de Pandore », dirigée par Philippe Bonnet, Paris, 4^e trimestre 1981, 254 p., 8°.

(2) Voir *Arcadie* n° 307-308/juillet-août 1979, p. 509, 510, compte rendu de Ch. Gury.

(3) Quarante-quatre « cas » sont détaillés dans le dernier chapitre.

apportent quelques nuances aux anathèmes du médocastre suscitée... Même la revue des différentes catégories de prostitués masculins est entreprise sur un ton, sérieux sans nul doute, mais qu'agrément une pointe d'humour (4). Et même, on se prend à espérer, non de l'indulgence, mais quelque compréhension lorsqu'on lit :

« Laissons donc aux moralistes après boire leurs indignations calculées, et rappelons-nous que lorsque l'on entend dans la rue crier : *Au voleur ! Arrêtez-le !*, c'est souvent le voleur lui-même qui pousse les plus hauts cris. » (p. 214).

Las ! Il s'agit de comparer l'existence du « vice honteux » dans différents pays d'Europe et en France, et de conclure que les étrangers n'ont rien à nous envier (reprocher ?) sur ce point. Aussi bien l'auteur nous avait prévenus :

« Ce qui ennoblit l'amour, c'est qu'il est la conséquence d'une loi de la nature, la plus impérieuse, la plus instinctive qu'il soit, la loi de la reproduction. » (p. 97).

Qui viendra nous dire maintenant que c'est nous qui forgeons ces pseudo-arguments ridicules que pour mieux les combattre ? Les textes sont là.

..

Est-il besoin d'ajouter que nos deux auteurs voient dans l'homosexualité la cause première des chantages, des scandales et de la criminalité ? Ces trois activités étant pratiquées évidemment par les sodomites, dont le sens moral etc. (airs connus).

Les textes sont là, qui trop souvent oblitèrent à priori le jugement de tout homme raisonnable sur le problème de l'homosexualité ; pis : qui fait de l'homosexualité un problème.

Depuis un siècle, de grands progrès moraux ont été accomplis ? Soit, et il n'y aurait pas que de grands noms à citer, mais aussi ceux d'hommes et de femmes lucides et courageux qui nous ont aplani le chemin. De grands progrès moraux restent à accomplir ? Soit : à chacun d'y œuvrer.

PIERRE NOUVEAU.

(4) Parmi les professionnels, notons « les honteuses », « les travailleuses », les « persilleuses » — et non « persifleuses » comme une amusante coquille le fait dire dans la Préface (p. III) ; encore que vive langue et piquant esprit ne manquent pas autour de nous, n'est-ce pas ?

MEPHISTO

films hongrois de ISKAN SZABO.

Le roman d'où est extraite cette adaptation se trouvait par certains côtés très différent du film.

Szabo s'en est expliqué au cours d'une interview (Le Monde, 17 décembre 81) : il a éliminé toutes les tendances sado-masochistes ainsi que l'homosexualité du personnage principal Hofgen.

Il a ainsi voulu « éviter l'amalgame trop facile homosexualité-fascisme ».

Il reste une œuvre hautement intéressante où l'on voit comment l'individu peut être manipulé par le pouvoir, puis asservi et enfin réduit à une déroute, à un effondrement proche de la folie.

Flanqué d'une maîtresse noire, Hofgen, il est vrai, pouvait bien malaisément lutter contre les oppressions.

Il est douteux que dans la réalité le beau-frère haï de Klaus Man qui lui a servi de modèle pour Hofgen ait connu de telles transes.

Le grand acteur shakespearien, de son vrai nom Grundgens, a été comme tant d'autres personnalités notoires, le jouet des nazis, mais il a su tirer son épingle du jeu et jusqu'à une mort assez ambiguë continuer à exercer son métier.

Mephisto demeure une œuvre par plus d'un côté exemplaire : elle met en garde tous les hommes de talent contre les compromissions ; la neutralité est un leurre et tôt ou tard la puissance publique vous courbe sous la loi, vérité hélas vérifiable quel que soit le régime.

SINCLAIR.

PETITE REVUE DE FIN D'ANNÉE :

Carole Laure dans le film de Tachella « Croque la vie » ne fait pas mystère d'avoir vécu quelques mois avec une femme séparée de son mari — Et ce dernier un peu plus tard ne cache pas qu'il lui en a voulu pendant un certain temps — Écorniflage sans portée semble-t-il.

Une certaine soirée costumée où tous les invités ont adopté le costume du sexe opposé ne se veut-elle pas une démonstration de l'ambiguïté ?

Dans « Hôtel des Amériques » d'André Téchiné deux scènes assez sordides de drague, parfaitement superflues d'ailleurs, prétendent-elles ajouter à ce film, plutôt lent, un ragoût particulier ?

Enfin, ô surprise, dans un film chinois de Taiwan « L'hiver le plus froid à Pékin » de Pai Chins Jui, on voit un bagnard essayer d'en amener un autre à des pratiques que l'on croyait réservées à des sociétés plus bourgeoises.

Il est vertueusement roué de coups par le héros de l'histoire et ramené, espérons-le, à de plus saines conceptions.

Préférons sans contester la brève séquence insérée dans « le Maître d'école » de Claude Berri.

On y voit Coluche lutter intelligemment contre les préjugés des gamins et gamines soumis à son autorité.

Puisse ce bon grain, hâtivement semé, germer sans connaître les nombreuses vicissitudes de la parabole (Mathieu XIII-1/9).

T'ES FOLLE OU QUOI ?

film français de MICHEL GÉRARD.

Un titre basement racoleur, une affiche vulgaire : tout mis au point pour évoquer la trop célèbre Cage.

Étonnement, elle est vide ou peu s'en faut : Aldo Maccione, gros serin trop connu, ne suffit pas à la peupler.

Nous sont toutefois épargnées toutes les effusions et roucoula-
des dans ce couple homo si banal.

Bien entendu le plus jeune serin, Fabrice Luchini, sera remis dans la bonne voie par Nicole Calfan, oiselle assez plaisante, égarée dans cette volière sans charme.

Quant à vous, chers Arcadiens, évitez tout contact avec cette gent dont le ramage ne se révèle guère plus attirant que le plumage.

SINCLAIR.

LES DÉLICES DES CŒURS

de AHMAD AL TÎFÂCHÎ.

Si l'on en croit le traducteur il ne s'agit ici ni d'un traité et ni, bien moins encore, d'un Kama-sutra arabe.

Mais « d'ouvrir la porte aux mille et un récits, aux mille et un contes que l'imagination arabe a rassemblés au cours des siècles sur ce sujet — vaste ô combien — ... de la pratique et de la gestique amoureuse ».

Certes une large place est faite aux amours féminines, mais plus de la moitié du livre est consacrée aux garçons.

Outre de multiples poèmes, on peut y apprendre les règles du « piquage », bien des précisions sur les divers calibres sans parler d'une foule d'anecdotes et récits etc... etc...

On voit que dès le début du XIII^e siècle à Tunis, sous l'empire almohade, nos ancêtres, déjà établis en Palestine depuis un siècle et demi environ et qui y vivaient à la mode arabe, ont pu bénéficier d'innombrables emprunts d'ordre culturel !

Tels nos lointains aïeux, complétons donc notre savoir par ce texte où, si l'on en croit le sous-titre, est recueilli « ce que l'on ne trouve dans aucun livre ».

Et citons, parmi des centaines d'autres, ce fragment d'un poème du célèbre Abou Nowâs (+ 810 à Bagdad) :

« Je me suis passé d'étoiles
les remplaçant par autant de joveux !
Je me suis dispensé de goûter
la soupe claire,
lui préférant le goût du vin ! »

Qu'en pensez-vous ?

SINCLAIR.

RADIO PARIS

Tous les samedis à 0 h sur 102 MHz.MF

ARCADIE A LA PAROLE

TOMBEAU POUR CINQ CENT MILLE SOLDATS

d'après PIERRE GUYOTAT.

Lorsque Pierre Guyotat publia son roman « Tombeau pour cinq cent mille soldats » (1967) il fit précéder celui-ci de l'avertissement suivant : « ... Le manuscrit original se présentait sous la forme d'une masse sans alinéa. Pour les besoins d'une meilleure lisibilité éditoriale il parut nécessaire d'en aérer la présentation, et liberté fut laissée à une dactylographe de faire dans cette masse le découpage de son choix. L'auteur souhaite néanmoins que soit vu et lu par chaque lecteur, comme il l'a écrit et vu, le livre, sans alinéa » (1).

Sans doute aurait-il été souhaitable qu'Antoine Vitez mit en exergue cette citation qui eût permis aux spectateurs non avertis de se préparer à une pièce déroutante. Il convient de signaler que le livre suscita, lors de sa parution, bien des controverses parmi la critique et le public. Aussi n'est-il pas surprenant qu'il en soit de même pour la pièce que Vitez a librement adapté.

« Tombeau pour 500 000 soldats » a pour cadre la guerre d'Algérie mais cela pourrait être n'importe quel autre conflit. Ici la violence est présente à chaque mot, à chaque geste comme si sous l'uniforme kaki le corps ne subsistait qu'à travers elle. Les hommes se trouvent confrontés à l'horreur au sens le plus large du terme. La violence est vécue au quotidien, à la minute, à la seconde. Dans cet univers où le sang se mêle aux désirs les plus ambigus que peuvent éprouver les soldats nous assistons autant à une débauche verbale que théâtrale. Il faut entendre par le mot débauche un foisonnement de monologues superposés les uns aux autres que les protagonistes débitent à un rythme accéléré qui n'est pas sans rappeler le crépitement des mitraillettes. Car il n'y a pas de dialogues; seule la souffrance répond à la violence.

Dire que le spectacle est insoutenable est un bien grand mot, le livre l'est, à mon sens, davantage. La difficulté vient de l'adaptation d'une écriture qui s'inscrit dans le cadre du vécu. Le projet de Vitez paraissait donc ambitieux. Le résultat n'en est pas moins qu'une mascarade aux enfers où tout le monde crie, s'agite et fait du bruit

(1) Pierre Guyotat, Tombeau pour cinq cent mille soldats, réédité en 1980 dans la coll. L'Imaginaire chez Gallimard. Au Théâtre National de Chaillot.

sous l'œil impassible d'un vieux soldat obèse et alcoolique de surcroît. Nul saura qui est ce témoin silencieux. La fureur du livre de Guyotat ne prend pas la dimension souhaitée. Bien que le sexe, essentiellement l'homosexualité, soit présent par le biais de scènes et d'attouchements à la gloire de la virilité et que, d'autre part, les tortures ou autres mutilations reviennent sans cesse, on ne peut dire que Vitez ait réussi un tour de force.

La mise en scène est d'une avant garde révolue qui tend davantage à rendre le texte et son objet incompréhensibles. Le spectateur était presque en droit de ressortir choqué par toutes ces images or ce n'était nullement le cas. Ce soir-là, il régnait à Chaillot une douce indifférence...

FLORÉAL DURAN.

CHRISTIAN GURY

AVOCAT

L'HOMOSEXUEL ET LA LOI

QUESTIONS DE DROIT CIVIL
QUESTIONS DE DROIT PÉNAL

ÉDITIONS DE L'AIRE

— en vente à ARCADIE —

100 F

avec frais de port : **115 F**

UNE TRISTE SOIRÉE

Les émissions sur l'homosexualité sont rares. Les radios nationales ou les grandes radios périphériques.

EUROPE N° 1 avait réservé une longue soirée à la présentation de notre situation en France, le jeudi 4 février 1982 en soirée.

Informé un vaste public reste le principal problème à notre époque, car, comme nous l'avons déjà écrit et répété les lois ne sont pas tout dans l'organisation harmonieuse de nos vies.

Lorsqu'une invitation est ainsi faite tous les responsables lucides du problème homosexuel doivent se réjouir et penser à l'importance d'un débat.

Hélas, trois fois hélas !

ARCADIE qui a participé parfois à des débats publics avec d'autres groupes homosexuels a presque toujours regretté de s'être mêlé à ces désordres, à ces inutilités, à ces scandales.

L'émission en question n'a pas dérogé à ces stupides habitudes de ces messieurs qui paraît-il, veulent représenter les homosexuels de ce pays.

Les responsables de l'émission ont dû les exclure du studio.

Triste image de la famille homosexuelle.

Quel impact auprès d'auditeurs cherchant à s'instruire.

Étrange façon de respecter les différences et les opinions, surtout lorsqu'il s'agit d'interdire la parole à un médecin connu et dont on connaît les idées généreuses à notre endroit (lire les Actes du Congrès d'ARCADIE de mai 1979, au cours duquel le Dr Tordjmann avait pris la parole).

Nous regrettons que nous ne sachions pas donner de nous une image d'individus responsables et conscients.

Excès en tous genres, tous plus tristes les uns que les autres, vacarme et grossièreté, voilà où se plaît une infime partie d'homosexuels.

Et l'immense majorité des autres, des millions, garde le silence.

La cause homosexuelle ne gagne rien à ces faux débats.

Mais qui s'intéresse à cette cause parmi les homophiles ?

Une très petite poignée, et ARCADIE qui prétend rester sereine et noble, est accusée de tous les maux et de tous les vices.

JAMAIS, ARCADIE, ne trahira cette difficile cause.

A L'ARTISAN

9, rue de Charonne, 75011 PARIS

Téléphone : 700-54-53

Métro Bastille ou Ledru-Rollin

*

Retenir sa table

*

CLAUDE VOUS PROPOSE...

de 12 à 22 heures tous les jours,
sauf le dimanche

un choix de bonnes grillades et de fondues
servies avec gentillesse,
dans une ambiance agréable, à des prix sans surprise.

MENU DU SOIR 30 F — et à la carte

PETIT GIOVANNI

BOUTIQUE DE PRÊT A PORTER

112, rue Petit - 75019 PARIS

Téléphone : 209-78-32

*

**

UN ACCUEIL SYMPATHIQUE
VOUS SERA RÉSERVÉ

VOTRE ASSUREUR

incendie - auto - vie
épargne - retraite
accidents - vol, etc...

Risques des professionnels et des particuliers

Raymond MAURE

6, impasse du Cadran - 75018 PARIS

Tél. : 252-31-40 le matin

*

Se rend à votre domicile sur simple appel téléphonique
Présent au club chaque week-end

JEAN-PIERRE KRETTNICH

PEINTURES - DÉCORATION

d'Appartement

93, RUE DU RUISSEAU — 75018 PARIS

Téléphone : 258-15-12

LA MÊME DIRECTION VOUS PROPOSE

HOTEL STAR 1 * NN

87, avenue Emile-Zola, PARIS - Tél. : 578-08-22
Métro : Charles-Michel

60 chambres avec téléphone - Ascenseur

HOTEL SPLENDID RÉSIDENCE ÉMILE-ZOLA 2 * NN

54, rue Fondary, 75015 Paris - Tél. : 575-17-73
Métro : La Motte-Picquet - Émile-Zola

40 chambres avec bain-douche - W.C. - Télévision

LE MEILLEUR ACCUEIL VOUS SERA ASSURÉ

AU BON PORC SPÉCIALITÉ DE FOIE GRAS D'OIE

Frais, entier — Toute l'année

Au détail, le kilo : 400 F

Tarif au 1-9-1981

Tarif d'expédition de terrines sur demande

Choucroute paysanne — Saumon fumé Norvégien

50-52, rue du Faubourg-Saint-Denis - 75010 PARIS

Tél. : 770-06-86

LA VRAIE CHARCUTERIE A L'ANCIENNE
QUI VOUS RECEVRA AVEC SYMPATHIE



Le Spécialiste du Style Western Américain

LEATHER SHOP
"Boy's Cuir"

INTERNATIONAL LEATHER CLOTHING

BLOUSONS ET JEANS EN CUIR "PERFECTO"
CEINTURONS ET CASQUETTES STYLE HARLEY
ET TOUTS GADGETS AMÉRICAINS EN CUIR

32, Rue Mazagran
13001 MARSEILLE - FRANCE

CATALOGUES ET TARIFS joindre 20F pour frais d'expédition
écrire à : Boy's Cuir - Boite Postale n° 33 13005 MARSEILLE

André BAUDRY

LA CONDITION DES HOMOSEXUELS

Après trente années, ce livre serait-il l'HISTOIRE D'ARCADIE, maintes fois demandée ?

Mais il ne peut être que le fruit de méditations poursuivies durant cette longue période, le résultat de milliers de confidences reçues.

Combien d'Arcadiens et d'Arcadiennes se reconnaîtront au fil de ces réflexions et de ces récits : leurs vies, celles d'hier, celles de maintenant.

LA CONDITION DES HOMOSEXUELS, le titre a été proposé par l'Éditeur, il a été retenu.

LES CHAPITRES DE L'OUVRAGE

LA FAMILLE — L'ÉCOLE —
VIE SENTIMENTALE — VIE SEXUELLE —
L'HOMOPHILE MARIÉ
LE PÉDOPHILE
LA VIE PROFESSIONNELLE
LA RELIGION
LES POUVOIRS PUBLICS
LA CONDITION DES HOMOSEXUELS
LA CONDITION HUMAINE

ÉDITION PRIVAT

Le volume : 50,00 F

*En vente dans toutes les librairies
et à ARCADIE*